

Vida AZIMI, Directrice de recherche au CNRS-CERSA/Université Paris II

« **Voyage autour de la Salle N° 6 d'Anton Tchékhov** <sup>1</sup> »

« *Je suis extrêmement intéressé par toutes les déviations de ce qu'on appelle l'âme ; si je n'étais devenu écrivain, j'aurais sûrement été psychiatre* »<sup>2</sup>.

Anton Tchékhov

« *(j'ai) dépeint la maladie mentale correctement, selon toutes les règles de la science psychiatrique* »<sup>3</sup>.

Anton Tchékhov

« *Je prie en silence :*

*Laisse-moi disparaître dans les ténèbres noires,  
Au paradis, je m'ennuierai beaucoup,  
Et l'enfer, je l'ai déjà vu sur terre* »<sup>4</sup>.

Sacha Tchorny

---

1 *La Salle n° 6 (Palata n°6)*, 1892, trad. française la 1<sup>ère</sup> fois par L. Golschmann et E. Jaubert, *La Revue de Paris*, 1898, site de la Bibliothèque russe et slave, mise en ligne le 29 août 2011, Tchékhov est en consultation libre sur Google. Pour notre part, nous nous référons à Anton Tchékhov, *La Steppe. Salle 6. L'Evêque*, éd. Gallimard/Folio, Paris, 1970-1971. Traduction parue dans la Bibliothèque de la Pléiade. *La Salle n°6* a fait l'objet d'un film de Karen Chakhnazarov (2009) et a reçu le prix du meilleur réalisateur, « l'aigle d'or » au Festival international du film de Moscou en 2009. Les films sur l'asile psychiatrique sont nombreux. Un des derniers et des plus grands à voir, « *Till Madness do us Apart* », traduit en français, *A la folie*, du cinéaste chinois Wang Bing, printemps 2015.

2 C'est ce que Tchékhov explique à son ami I. Jasinski, cité par C.Frioux, in : Tchékhov (Anton), *Œuvres*, 3 tomes, Paris, éd. Gallimard/ Bibliothèque de la Pléiade, 1967-1971, t. 1, p.XXXVIII, Traductions révisées par Lily Denis.

3 Lettre du 3 novembre 1888 à Pléchtchev, sur le récit *Pripadok (La Crise ou L'accès)*. Le surlendemain, il se flatte auprès de Souvorine, son éditeur et ami, de bien connaître, en sa qualité de médecin, la crise d'hystérie dont il est question dans *Imenny (La fête)*. Cité par Marie Morisseau, « Clinique de l'Homme à l'étui », [http://études-tchekhoviennes.com/marimorisseau\\_hommealetui](http://études-tchekhoviennes.com/marimorisseau_hommealetui), PDF, 8 pages, p.3.

4 Poème de Sacha Tchorny (1880-1932) dont le monde sombre fait écho à celui de Tchékhov (du moins dans ses récits noirs), cité in : *Histoire de la littérature russe. Le XXe siècle*, vol.1. *L'Age d'argent*, (dir. E.Etkind, G.Nivat, I. Serman, V. Strada), éd. Fayard, Paris, 1987, article d'Efim Etkind, p.639.

« *La maladie de chaque être humain correspondait à son niveau d'intelligence et il n'était point d'autre médicament pour les « troubles nerveux » que le contrepoison instinctivement élaboré par le malade lui-même* »<sup>5</sup>.

### Sandor Marai

Au cœur de « la peau de chagrin tchékhovienne »<sup>6</sup>, se loge un de ses plus moroses et cruels récits, *La Salle n°6* (1892) ; Tchekhov l'écrit comme dans une urgence morale et une angoisse impérieuse, avec le « talent humain de la compassion »<sup>7</sup> (-comme il le dit lui-même), jusqu'à interrompre son travail sur le bagne de Sakhaline. Pour Léon Chestov, un des critiques les « plus sombres » de Russie, cette angoisse n'est pas « celle de l'écrivain », c'est « celle de l'homme tout court » : « *Le vrai. L'unique héros de Tchekhov est l'homme désespéré* »<sup>8</sup>. Tchekhov est paradoxal : c'est à la fois le satiriste – même quand il fait rire, on pourrait dire comme un des ses anciens condisciples, devenu critique : « C'est drôle et cela serre le cœur »<sup>9</sup>- et un observateur du sinistre. Dissemblable du métaphysicien Dostoïevski, son monde tourmenté est pourtant, celui des *Offensés et des humiliés* (1861) de son aîné. Médecin et écrivain, « docteur

5 Sandor Marai, *L'étrangère*, éd. Albin Michel, Paris, trad.fr, 2010, p.138.

6 Georges Nivat, (1982), *Vers la fin du mythe russe. Essais sur la culture russe de Gogol à nos jours, Parties 1, 2, 3*, Collection *Slavica* dirigée par Jacques Catteau, Georges Nivat et Vladimir Dimitrijevic, éd. L'Âge d'homme, Lausanne, 1982, 462 pages. Edition électronique (à laquelle nous nous référons), site : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>, chapitre VI, « La peau de chagrin tchekhovienne », (p.110-118), p.110.

7 Ibid. p.110.

8 Ibid. p. 110. Cité par Georges Nivat,, article de Léon Chestov, écrit en 1905, après la mort de Tchekhov, « La création *ex nihilo* », Revue *Questions de vie*, 1905. C'est moi qui souligne.

9 Cité par Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe. Impressions de Tchekhov*, éd. Gallimard/Folio, Paris, p.38, il s'agit de Serguéienko, qui signe Iago, dans *Le Télégraphe de Novossibirsk*, à propos du premier recueil publié par Tchekhov, *Les Contes de Mélopomène* (muse de la tragédie).

Tchékhov manie la plume comme le bistouri : il débride, il excise »<sup>10</sup> . Il a su saisir, sur le vif et à vif, dans les geôles et les asiles<sup>11</sup>, cette société russe annihilée, rappelant un poème d'Alexandre Blok :

*« Ne lui posez aucune question  
Tout lui est égal, tout lui fait mal.  
Par l'amour, la boue ou les roues,  
Qu'importe ! elle est écrasée .»<sup>12</sup>*

### PROLOGUE

Si pour Gorki, le révolutionnaire, « L'homme, cela sonne fièrement », pour Tchékhov, le non engagé<sup>13</sup> ni sentimental, auteur d'une littérature « sans message » et d'un théâtre « sans intrigue », l'homme résonne tristement. Tchékhov, médecin, a foi en le progrès – « Je crois en Koch »<sup>14</sup>- ; l'homme ne croit pas au bonheur : « *J'ai oui dire que Mme S. est infiniment heureuse... Oh ! la malheureuse .* »<sup>15</sup> Surtout pas au bonheur innocent : « *L'homme heureux, manifestement, ne se sent bien que parce que les malheureux portent silencieusement leur fardeau : sans un tel silence, le bonheur serait impossible.*

---

10 Vladimir Volkoff in : Anton Tchékhov, *Nouvelles*, Préface, traduction et notes de Vladimir Volkoff, éd. La Pochothèque, Le Livre de poche, L'Age d'homme, 1993, pour la traduction française, Préface, p.8.

11 Tchékhov a fait des études de médecine de septembre 1879 à l'été 1884, à l'université Lomonossov de Moscou. Sa thèse porte sur *La Médecine en Russie*. Il apprend le droit pénal et la vie pénitentiaire en Russie, grâce à son frère Mikhaïl, qui étudie le droit.

12 Cité par Georges Nivat, *Vers la fin du mythe russe*, op.cit. p.109.

13 Simon Leys, *Quand vous viendrez me voir aux Antipodes. Lettres à Pierre Boncenne*, éd. Philippe Rey, Paris 2015, p. 163 : « (Tchékhov) nous a laissé une oeuvre sans aucune sentimentalité, témoignant d'un art souverain. »

14 Cité par Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op. cit. p.75.

15 Cité, ibid., p.86. C'est moi qui souligne.

*C'est une hypnose collective. Il faut qu'à la porte de chaque homme content, heureux, s'en tienne un armé d'un petit marteau, qui frappe constamment pour lui rappeler qu'il existe des malheureux que, si heureux qu'il soit, la vie lui montrera tôt ou tard ses griffes (...)*<sup>16</sup>, et Tchekhov ajoute : « *Nous ne voyons ni n'entendons ceux qui souffrent, si bien que ce qui est effrayant dans la vie se déroule quelque part en coulisse. Tout est calme et tranquille, et les statistiques muettes sont seules à protester ; tant de fous, tant de litres bus, tant d'enfants morts d'inanition...* »<sup>17</sup> Prisons et maisons de fous sont ces coulisses que Tchekhov sonde et explore, car « *la statistique n'est qu'un moyen de rencontrer l'humain.* »<sup>18</sup> Seule l'expérience sert à « *toucher jusqu'au fond les âmes isolées des vaincus de son temps, isolées par le désarroi et la tempête.* »<sup>19</sup> Pour Boris Pasternak, Tchekhov y a travaillé avec « *pugnacité et sans failles.* »<sup>20</sup> Dans une lettre du 9 avril 1889, Tchekhov résume sa philosophie à Pléchtcheïev : « *La vie sort de la norme. La norme m'est inconnue, comme elle l'est de nous tous* »<sup>21</sup> Le critique littéraire Korneï Tchoukovski, ne disait-il pas, « *un écrivain est une sorte de fou*

---

16 Anton Tchekhov, *Les Groseilliers* (1898), in : *Nouvelles*, op. cit. (P.871-881), p.879. *Les Groseilliers* est le second volet d'une trilogie, dont le 1<sup>er</sup> est *L'Homme dans un étui* et le 3<sup>e</sup> *De l'amour*, publiée, en 1898, dans *La Pensée russe (Rousskaja Mysl')*, le plus vieux journal en langue russe en Europe. C'est moi qui souligne et surligne.

17 Anton Tchekhov, *Les Groseilliers*, p.878-879. C'est moi qui souligne.

18 Cité par Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op. cit. p.181. C'est moi qui souligne.

19 Elio Vittorini, *Journal en public*, cité par Roger Grenier, *ibid.*, p.95.

20 Cité in : *Histoire de la littérature russe. Le XIXe siècle. L'époque de Pouchkine et de Gogol* (dir. par E. Etkind, G. Nivat, I. Serman, V. Strada), éd. Fayard, Paris, 1998, vol.1, p.669, Pasternak à son traducteur anglais, Keiden. Dans le même volume, le professeur Marc Azadovski parle des « *œuvres de la littérature russe consacrées aux maisons de fous, et au monde des rejetés* » (Dostoïevski, Tchekhov, Melchine et autres), p.581.

21 *Histoire de la littérature russe. Le XXe siècle*, vol. 1. *L'Age d'argent*, éd. Fayard, Paris, 1987, p. 63. C'est moi qui souligne et surligne.

*affligé « d'un grain de folie » particulier à chacun. (...) Il se conduit comme un homme normal et son jugement est sain. Mais c'est une simulation. Si vous arrivez à l'approcher, il vous confiera en secret qu'il est un coq, par exemple, et il se mettra à battre des bras comme si c'étaient des ailes et vous glissera peut-être même à l'oreille un cocorico<sup>22</sup>. »* Et ce fou de Tchekhov éveille « les destins ratés » et « leur dialogue secret » (Vladimir Némirovitch-Dantchenko, célèbre metteur en scène du *Théâtre artistique de Moscou*, dont le rideau est orné d'une *Mouette*, en hommage à Tchekhov), par un regard de clinicien et un cœur d'affligé qui se tient, exprès, en retrait. Si Tchekhov part pour l'île de Sakhaline, colonie pénitentiaire, *Katorga* (bagne), c'est que « l'étude des prisons n'intéresse pas les juristes le moins du monde<sup>23</sup>. » S'il s'essaie à voir la place de la folie dans la société, c'est « qu'il semblerait qu'au delà de la maladie, la folie porte un message, questionne, crée et se révolte contre une normalité parfois douteuse<sup>24</sup> », clamée par la même société. Le docteur Raguine, dans *La Salle n°6*, le reconnaît : « *Quand la société retranche de son sein, les criminels, les malades mentaux, et d'une façon générale, les gens qui la*

---

22 Korneï Tchoukovski, *De Tchekov à nos jours (ot Chehova do nasih dnei. Portraits et caractères littéraires*, 1908. Cité in : *Histoire de la littérature russe. Le XXe siècle. Vol.1. L'Age d'argent* (dir. E. Etkind, G. Nivat, I. Serman, V. Strada), éd. Fayard, Paris, 1987, p.276. Le livre de Tchoukovski a été réédité plusieurs fois par la suite. C'est moi qui souligne et surligne.

23 Tchekhov, *L'île de Sakhaline. Notes de voyage*, Préface de Roger Grenier, traduction et notes de Lily Denis. En annexe : carte de l'île de Sakhaline et photographies rapportées du bagne, éd. Gallimard, Paris, 2001, (trad. publiée pour la 1ère fois en 1971, par les Editeurs Français Réunis), (Préface p.7-26), p.8.

24 Janick Roy, « A la limite de la folie : fabulation et créativité dans l'œuvre d'Anton Tchekhov et de Jacques Ferron (psychiatre et écrivain québécois du XXe siècle) », *Revue du Centre européen d'Etudes slaves*, n°2, 2013/ *La revue imaginaire slave et espaces interculturels : déplacements, échanges, rencontres*. Publié en ligne, le 01 juin 2013 : URL : <http://etudesslaves.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=457>, §8. (Janick Roy est, au moment de la rédaction de son article, doctorante en langues et littératures slaves de l'université de Toronto. Elle est intéressée par la figure du moine dans la littérature russe des XIXe et XXe siècles.)

*gênent, elle est invincible*<sup>25</sup> ». Et la vie, elle est « *grossière* », comme le dit Nina, dans *La Mouette* (pièce créée le 17 octobre 1896 au théâtre Alexandrinski de Saint Pétersbourg). Pire, « *Quand on vit à la maison, au calme, la vie semble ordinaire, mais dès qu'on sort dans la rue et qu'on se met à observer, à interroger, en particulier les femmes, la vie est atroce.*»<sup>26</sup> « *La vie est un piège*<sup>27</sup>. » C'est le credo de Tchekhov, puisqu'il le répète sans cesse. Il fait dire au docteur Astrov, -dans *Oncle Vania* (1897-1899)- un médecin qui comme lui travaille pour l'humanité à venir : «*La vie par elle-même est chose ennuyeuse, bête et sale...Elle est visqueuse (...) mon cerveau fonctionne, mais les sentiments sont émoussés. Je ne désire rien, je n'ai besoin de rien, je n'aime personne*<sup>28</sup>.»

« *Anthropos* », le cri récurrent du professeur de grec ancien Bélikov, dans *L'Homme dans un étui* (ou à l'étui), seul lui, passionne Tchekhov. Jean-Louis Barrault a parlé de « l'escamotage de l'existence »<sup>29</sup>, à propos de *La Cerisaie* (pièce commencée en 1901, achevée en septembre 1903, créée le 17 janvier 1904 au Théâtre de l'art de Moscou). C'est plutôt la nudité monstrueuse de la vie que représentent pièces et récits de Tchekhov. Et quelle nudité ! Son expérience des autopsies qu'il a pratiquées, en qualité de médecin légiste, offre « une image insolite », « comme une allégorie de la vanité humaine » et de l'homme dépourvu de ses atours mondains: « *En déshabillant le cadavre, on a oublié les gants : c'est un cadavre ganté* .<sup>30</sup>» La formule

---

25 *La Salle n°6*, op. cit. p. 210. C'est moi qui souligne et surligne.

26 *Carnets de Tchekhov*, cité par Georges Nivat, *Vers la fin d'un mythe*, op. cit. , p.111. C'est moi qui souligne et surligne.

27 *Salle n°6*, op.cit. p. 200. Phrase prononcée par docteur Raguine. C'est moi qui souligne et surligne.

28 Georges Nivat, *Vers la fin du mythe*, op. cit. , p.112. C'est moi qui souligne et surligne.

29 Georges Nivat, *ibid.* op.cit. p.112.

30 Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op. cit. p.36, citation des *Carnets de Tchekhov*. C'est moi qui souligne et surligne.

est reprise par docteur Claude Leroy, dans son cours de psychologie et d'anthropologie de l'espace, sur la souffrance des malades mentaux : « *Seul le cadavre est sûr*<sup>31</sup>. »

*Tchékhov en son temps.* Tchékhov commence sa carrière littéraire, dans les années quatre-vingts du XIXe siècle, dominées par le poète Sémion Nadson (1862-1888), portées par « son langage inerte et stéréotypé » sur « l'homme superflu » de la littérature traditionnelle russe. Le « nadsonisme », fut « l'expression d'une âme » dont on retrouve la résonance dans les premiers écrits de Tchékhov, qui y ajoute une « dialectique dramatique » ou une « ironie épique ». Tchékhov, est reconnu et admiré par ses contemporains, d'abord décontenancés par « l'incompréhensible » de ses premières nouvelles et pièces, et déroutés par l'absence, chez lui, des « idéaux humanistico-progressistes ». Il ne fait « qu'enregistrer avec la même impartialité kaléidoscopique tous les aspects de vie, importants ou insignifiants ». La « révolution tchékhovienne fut lente et silencieuse », elle « traça une voie secrète entre la tradition narrative et la nouvelle sensibilité symboliste ». C'est pourtant lui qui domine les Lettres russes avec Tolstoï dont il se démarque de « l'esprit prophétique », exempt aussi des « aspirations révolutionnaires » d'un Gorki. A ses débuts, souhaitant séparer le médecin de l'écrivain (« j'ai donné mon nom et mon blason à la médecine que je n'abandonnerai pas jusqu'à ma mort. En second lieu, la médecine, qui se considère sérieuse, et le jeu de la littérature doivent avoir des noms différents », lettre du 14 février 1886 à V. Bilibin), il opte pour des pseudonymes : Antocha Tchekhonté, Antocha Tchélovek bez sélézionski (l'homme sans rate), Brat moïevo brata (le frère de mon frère) etc. Il reprend son vrai nom, sous la pression des écrivains et éditeurs, conscients de son absolue originalité et de son talent rare. Tchékhov, dit-on, voit le monde avec un « indice de réfraction » particulier, et « parle en secret » à chaque lecteur, laissant entrevoir une « personnalité intéressante et énigmatique ». La forme

---

31 Cl. Leroy, « Surfer sur le monde. Essai d'éco-éthologie humaine », à partir de son *cours de psychologie et anthologie de l'espace*, à l'Ecole spéciale d'architecture de Paris, mise en ligne sur : [www.esa-paris.fr/surfer](http://www.esa-paris.fr/surfer). C'est moi qui souligne et surligne.

littéraire (*raskazy*, histoire courte) qu'il adopte donne encore plus de force à son écriture : « La concision, dit-il en 1889, est sœur du talent. Rappelle-toi à ce propos que les déclarations d'amour, les adultères, les larmes des veuves et des orphelins, etc., tout cela a été dépeint depuis bien longtemps. Ce qui doit être neuf, c'est le sujet ; la fable, elle, on peut s'en passer ». En 1892, l'année de la parution de *La Salle* n°6, dans une conférence sur le symbolisme, Mérejkovski évoque « ce qu'il y a d'obscur et d'inconscient dans notre sensibilité », loue Tchekhov, capable d'observer « l'imperceptible », dans « des états d'âme fugitifs, dans des recoins microscopiques, dans des atomes de la vie », des « univers entiers ». Le héros tchekhovien vit justement dans un espace « clos », dans une « réalité qui connaît des déviations et non des normes », avec le sentiment assumé « d'un déphasage entre l'anomalie de (sa) vie et la norme qui devrait la régler ». Dans le phrasé tchekhovien, importe le « sous-texte » qui donne son sens à l'histoire. Tchekhov est adulé par ses pairs : Pour Alexandre Blok, « Tchekhov, je l'ai fait entrer dans le panthéon de mon âme, j'ai partagé avec lui les larmes, la tristesse, les humiliations » ; le metteur en scène, Némirovitch-Datchenko remarque chez Tchekhov, « cette unité entre le concret et le vécu, d'une part, et de l'autre la vision philosophique et l'aspiration à la spiritualité » ; Léonide Andréïev est enchanté par le « travail de symbolisation inquiet et subtil » de Tchekhov, sur « l'âme complexe » de l'homme moderne. Maïakovski, disait, dans un article de 1914 que « Tchekhov a apporté à la littérature les noms frustes des objets frustes » et qu'il a, le premier, exigé « pour chaque pas de la vie sa propre expression par les mots<sup>32</sup>. » A l'étranger, l'enthousiasme est général pour Tchekhov. Roger Martin du Gard trouve chez ses personnages, « ce halo extérieur et ce gouffre intérieur qui fait tomber le livre des mains » ; Kafka écrit à Miléna : « J'aime beaucoup, follement Tchekhov »<sup>33</sup>. *Une banale histoire* (1890) attire l'attention de Thomas Mann. James Joyce l'apprécie plus que tous les autres écrivains

32 Pour l'ensemble de cette partie, voir *Histoire de la littérature russe. Le XXe siècle*. Vol.1. *L'Age d'argent* (dir. E. Etkind, G.Nivat, I. Serman, V. Strada), éd. Fayard, Paris 1987, p.37-50, p.51-76, p.274-278, p.342-394, p.420, p.443, p.539.

33 Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op. cit. p.154 et 162.s

russes et partage son expression de « solitude existentielle » ; des références à Tchekhov ont été relevées dans *Finnegans Wake*<sup>34</sup>. Ivan Bounine qui vit et meurt à Paris, futur prix Nobel de la littérature et son ami, a perçu le « mal de vivre » de Tchekhov, tiraillé par « des antagonismes » : « désir de solitude et impossibilité de vivre sans les autres ; désir de beauté et dégénérescence de la beauté ; refus catégorique de l'immortalité et désir d'immortalité ; répulsion envers les philosophies du bonheur futur et besoin de sublimation du présent par l'avenir »<sup>35</sup>. Il fallait un tel homme pour écrire *La Salle n°6*. N'a-t-il pas assuré « qu'il ne faut se mettre à écrire que lorsque l'on se sent froid comme la glace », avec « un style de procès-verbal, sans mots plaintifs<sup>36</sup>.»

*Tchekhov et le confinement : Le pari<sup>37</sup> sur la folie.* C'est dans *le Pari* (1889) que Tchekhov spéculé sur « la plus grande description du confinement solitaire », qui culmine avec la folie du personnage principal. L'histoire est simple mais « allégorique » : « par une sombre nuit d'automne, le vieux banquier allait et venait dans son cabinet, se souvenant que quinze années auparavant, il avait donné une soirée à laquelle assistaient beaucoup de gens d'esprit, en majorité des savants et des journalistes. (...) On y avait notamment parlé de la peine de mort, à laquelle les invités étaient presque tous hostiles. Ils trouvaient ce mode de châtement vieilli,

34 Voir Neil Cornwell, *James Joyce and the Russians*, Macmillan : Houndsmills, London, 1992, p.32.

35 Georges Nivat, *Vers la fin du mythe*, op. cit. , p.117.

36 Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op. cit. p.136.

37 Tim Hefferman & Graeme Wood, « Our prison's use of solitary confinement is humane », en ligne sur : [The Wrong Box/ National review on line](#), 20 avril 2015. « *The greatest fictional depiction of solitary confinement is by Anton Chekhov, in a story called the 'Bet'* ». « *The captive reaches summits of madness that few have trod- until the past few decades. That is. (...) But in the modern American penal system, long-term solitary is an experiment that has been run tens of thousands of times* ». Voir toujours en ligne : *Le Pari*, (Tchekhov), written by Anton Chekhov, translated by Denis Roche, 1928. C'est cette dernière version qui nous sert de référence. C'est moi qui souligne.

inconvenant en pays chrétien, et immoral ; il aurait dû, à l'avis de plusieurs, être remplacé par la réclusion à perpétuité ». Le banquier ne partage pas cette opinion : « Je n'ai subi aucune des deux peines, mais pourtant, autant que j'en puisse juger à priori, je trouve la peine de mort plus morale et plus humaine que la réclusion. La mort supprime d'un seul coup, et la réclusion perpétuelle lentement. Des deux bourreaux, lequel est le plus humain ? Celui qui vous occit en quelques minutes, ou celui qui, durant de longues années, vous arrache la vie ? » Pour l'un des invités, les deux peines sont pareilles et suivent le même but « l'anéantissement. L'Etat n'est pas Dieu. Il n'a pas le droit de ravir ce qu'il ne peut rendre, si l'idée lui en venait ». Parmi les convives, se trouvait un jeune étudiant en droit de vingt-cinq ans qui professait : « Mieux vaut vivre n'importe comment que pas du tout ».

La banquier, énervé par cette réponse, paria avec lui deux millions, s'il acceptait de vivre « en cellule », pendant cinq ans, « sous le contrôle le plus strict, dans un des pavillons du jardin du banquier ; (...) privé du droit de franchir le seuil du pavillon, de voir des êtres vivants, d'entendre des voix humaines, et de recevoir des lettres ou journaux ». Seul il pouvait disposer d'un piano, des livres, des boissons et de quoi fumer. L'étudiant, téméraire, proposa une durée de quinze ans, du midi 14 novembre 1870 au midi 14 novembre 1885. Au bout de cette période, le banquier, presque ruiné, craignit devoir payer les deux millions et se résolut à poignarder l'étudiant. Il alla le voir : « *L'homme assis différait des hommes ordinaires. C'était un squelette recouvert de peau, à longs cheveux comme ceux d'une femme, et la barbe emmêlée. Son teint était jaune, terreux, ses joues creuses ; sa tête poilue était si maigre et si diaphane qu'elle faisait mal à voir. Les cheveux s'argentaient déjà, et à regarder sa figure épuisée et vieille, personne n'eut cru que cet homme n'avait que quarante ans. Il dormait* », et avait laissé sur la table, une lettre manifestant tout son dégoût de l'argent et du monde. Le banquier s'apitoya sur ce « pauvre homme », ce « semi cadavre » et prit la lettre, rassuré de ne rien avoir à payer. Or, quelques jours plus tard, on lui rapporta que le prisonnier volontaire était revenu, prêt à lui faire un chantage. Le récit a un double dénouement, l'un « tolstoïen », optimiste sur le genre humain, l'autre « tchékhovien », sans illusion sur l'homme. De toute façon, « le temps est une prison ; il détruit irrévocablement. Et le

héros tchékhovien n'a qu'une évasion possible : celle de l'espace. »<sup>38</sup>. A côté de la verve mordante de ses contes farces, où l'on rit du ridicule des hommes (- de nous-mêmes, en somme), il y a en d'autres sur une vie garce, qui nous font frôler d'un effroi glaçant. Ce sont ces derniers, que traversent les désespérés et malheureux, que l'on rencontre dans l'ensemble de l'œuvre de Tchekhov, marquée par l'empreinte de la vie, notamment son voyage à Sakhaline.

De la « mania sakhalinosa »<sup>39</sup>. Le néologisme est de Tchekhov lui-même, pour qualifier l'étrangeté de son voyage<sup>40</sup> (commencé en avril 1890 ; il a trente ans) : « je veux simplement écrire cent ou deux cents pages et payer ma dette à la médecine, à l'égard de laquelle je me comporte, vous le savez comme un vrai porc...J'estime que ce voyage, qui représente un effort physique et intellectuel de six bons mois, m'est nécessaire ». En chemin, il parle du « démon mystérieux...qui (l') a poussé à commettre pas mal de sottises ». Ce démon, c'est sa conscience qui le taraude, pour révéler au monde, cette autre île du Diable, « anus mundi », gouffre de misères, à ciel ouvert, dans la lumière blême de Sibérie. Il part dans des « conditions folles », sans autorisation ni accréditation. Le voyage est épuisant, pour un homme, atteint de phtisie, qui crache déjà du sang. Arrivé à destination, à Sakhaline au large de la Sibérie, il indique : « Tout autour de la mer, au milieu de l'enfer ». Le gouverneur

38 Georges Nivat, *Vers la fin d'un mythe*, op.cit. p.114-115.

39 Anton Chekhov, *Polnoe sobranie sochinenii*, (Œuvres complètes) 30 vol., Moscou, 1974-1983), vol.4, 19. Cité Par Orlando Figes, *Natasha's Dance. A cultural History of Russia*, éd. Picador, A Metropolitan Book, Henry Holt and company, New York, 2002, p. 625, note 99.

40 Orlando Figes, op. cit. , p.401. Etrange mais compréhensif voyage. Tchekhov veut être un autre Nikolai Przhvalsky, l'écrivain et le voyageur, qui a ouvert aux Russes le monde de l'Asie Centrale et le Tibet. Tchekhov ne part pas sans un solide bagage intellectuel. Comme l'écrit Orlando Figes : « Chekhov wanted to become a Przhvalsky- to carry out some obvious achievement for humanity and write something of greater consequence than the 'trifling tales' he has penned so far. He read a huge amount in preparation for the trip, researching everything from geology to the penal settlement of the remote island, to the point where he complained **that he was being driven to insanity : Mania sachalinosa.** »

accède à ses désirs, sauf à rencontrer les prisonniers politiques, lui suggère même un titre « Description de la vie des malheureux ». Tchekhov passe trois mois et deux jours à Sakhaline, interroge tous les déportés, fait un minutieux recensement, noircit plus de mille fiches sur toutes les activités de Sakhaline. « *Le but essentiel de mon recensement consistait non à collationner les résultats, mais à recueillir les impressions que me fournirait l'opération elle-même. (...) Dans chacune des colonies où je me suis rendu, j'ai pénétré chaque isba et relevé la liste des propriétaires, des membres de leur famille, de leurs locataires et de leurs ouvriers.* »

La spécificité de Sakhaline est d'être à la fois un bagne et une colonie forcée de peuplement, transformant les forçats en « paysans proscrits ». « Sakhaline, écrit-il, c'est d'abord une symphonie lugubre composée du bruit des chaînes, du vent, de la mer. Un climat désolé », un lieu pour « le laisser-aller des scribes et l'inexpérience des fonctionnaires ». Les détenus « libres » sont « misérables », les femmes se prostituent, le concubinage règne et « les gardiens sont souvent d'anciens soldats, hommes grossiers, arriérés, corrompus » ; à côté, « le bourreau tient le haut du pavé ». « Tout va pour le mieux dans la maison des fers », rapporte un gardien. Tchekhov assiste à la fois à des pendaisons<sup>41</sup>, mais aussi à des châtiments corporels qui hantent ses cauchemars de nuit : « Les peines corporelles endurcissent et rendent féroces non seulement les détenus, mais ceux qui infligent les châtiments ou assistent à la séance. Même les hommes cultivés n'échappent pas à la règle<sup>42</sup> ». On tue, d'un coup ou de cents coups, et on s'y habitue. Sa description de la « séance des verges » impressionna tellement le public russe qu'elle aboutit à l'abolition des peines corporelles pour les femmes (1897) et pour les hommes (1904). La campagne abolitionniste fut menée par les membres de la profession médicale, avec Tchekhov

---

41 Tchekhov, *L'île de Sakhaline*, op. cit. , note 1 pour la page 174 : « La peine capitale, sauf pour délit ou crime militaire, avait été supprimée en 1753, et remplacée par la mort lente de la réclusion solitaire ou la mort rapide sous le knout ».

42 Ibid. p.491.

pour porte-voix<sup>43</sup>. Quand « les relégués » sont promus en condition de « paysans », ils ne savent que faire de cette liberté, faute d'argent : « Ils demeureraient tous là, l'air grave et comme attristés par la pensée que tout, en ce monde, même la souffrance a une fin ». Ils ont l'air de « gens usés par la vie, modestes, tristes ». Tchekhov pense à l'intérêt de ses travaux dans cent ans. Ce qu'il a vu, il a peine à l'écrire : « J'écris mon Sakhaline et m'ennuie, m'ennuie ». Le peintre Isaac Lévitane, son ami, fait un tableau de l'aventure tchékhovienne, *La Route de Vladimírka*, qui mène des colonnes de prisonniers enchaînés, vers la Sibérie<sup>44</sup>.

Dans une lettre à Alexeï Souvorine, son ami et directeur du *Nôvoïé Vremja*, (*Le Contemporain*), Tchekhov donne sens à son périple : « *Je regrette de ne pas être sentimental, sinon je vous dirais qu'à des lieux comme Sakhaline, nous devrions aller en pèlerinage, comme les Turcs vont à la Mecque. (...) Il s'avère que nous avons laissé pourrir dans des prisons des milliers d'hommes que nous les y avons laissés pourrir en vain, sans raison, de façon barbare ; nous avons fait parcourir des dizaines de milliers de verstes dans le froid à des hommes enchaînés, nous les avons rendus syphilitiques, nous les avons corrompus, nous avons augmenté le nombre des criminels, et nous en avons rejeté la faute sur les gardiens de prisons au nez rouge. Aujourd'hui toute l'Europe cultivée sait quels sont les responsables : non les gardiens, mais chacun de nous* ». S'il culpabilise et fait culpabiliser, Tchekhov est cependant content d'avoir vécu à Sakhaline : « *Je suis heureux que dans ma garde-robe littéraire se trouve une rude blouse de forçat* »<sup>45</sup>. Derrière plusieurs nouvelles écrites après le voyage à Sakhaline, l'on devine en filigrane, « *l'as de carreau* »<sup>46</sup>, cousu au dos des vêtements des forçats, comme une marque d'infamie stigmatisante.

---

43 Orlando Figes, op. cit. p.402 : « *The passage made such an impression on the Russian public that it helped to bring about the eventual abolition of corporal punishment- first for women (in 1897) and then for men (in 1904). The campaign was led by members of the medical profession, with Chekhov in a vocal role* ». Il cite : N. Frieden, *Russian physicians in the Era of Reform and Revolution (1856-1905)*, Princeton, 1985, p. 189-190.

44 Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op. cit. « *Mania sakhalinosa* », p.179-184. C'est moi qui souligne et surligne.

*Goussiov* (1890), *La Garce* (baby en russe, 1891), *En déportation* (1892), *Un meurtre* (1895) sont les fruits directs de l'épopée sakhalinienne. Ce ne sont pas les seuls récits qui s'en sont inspirés. L'incarcération, l'enfermement, l'internement ont toujours et depuis lors donné la matière de récits d'exil et d'asile, avec des personnages fous ou rendus fous. Des figures au « *twisted mind* », comme l'écrivait Hermann Melville, parcourent l'œuvre immense et intense de Tchekhov : 1882 : *Problèmes d'un mathématicien fou* ; 1883 : *Un fou* ; 1884 : *Asile pour malades incurables et très âgés* , *La Fermentation des esprits* ; 1885 : *Les Psychopathes, Sans espoir, Un désespéré* ; 1886 : *L'ennui existentiel, Tristesse* ; 1888 : *La Crise* (ou *L'accès*), *Jour de fête* ; 1889 : *Le Pari, Une banale histoire* ; 1894 : *Le Moine noir* ; 1898 : *Un homme dans un étui* (ou *l'homme à l'étui*). Dans cette dangereuse fréquentation de la folie, *La Salle n°6*(1892), elle, brille d'une étoile noire.

### *La Salle n°6*<sup>47</sup>

Le récit a été précédé par l'œuvre de l'écrivain Vsévolod Garchine (1855-1888). Après le suicide de ce dernier (par une chute dans l'escalier), Tchekhov dédia à sa mémoire la nouvelle, *La Crise* (*Pripadok*, 1888). Le jeune héros, fait à l'image de Garchine, est entraîné par ses amis dans une tournée des bordels et en sort par une terrible dépression : « *Parce que je ne peux pas parler des femmes déchues avec autant de sang-froid*

---

45 Tchekhov, *L'île de Sakhaline. Notes de voyage*, Préface de Roger Grenier, traduction et notes de Lily Denis. En annexe : carte de l'île de Sakhaline et photographies rapportées du bagne (XIXe siècle), éd. Gallimard/Folio, 2001, (traduction publiée pour la 1ere fois en 1971, pour les Editeurs Français Réunis), (Préface, p.7-26), p.9, 24. C'est moi qui souligne et surligne.

46 Tchekhov, *L'île de Sakhaline*, op.cit., Notes, pour la page 62, n°1. C'est moi qui souligne et surligne.

47 Kevin Lelonek, « Reflections on/from the Asylum in Chekhov's « Ward n°6 » and Bulgakov's « The Master & Margarita », *The Spectrum : A Scholars Day Journal*, 2012, vol.1, article 6.

<http://digitalcommons.brockport.edu/spectrum/vol1/iss1/6>

que de ces chaises, on me soigne, on me traite fou, on me plaint »<sup>48</sup>. Des passages de la Salle n°6, viennent, presque textuellement, des livres de Garchine<sup>49</sup>. Plagiat ? Plutôt hommage, dirions-nous. Salle n°6 est encore le plus anti-tolstoïen des récits de Tchekhov, qui rejette « la doctrine de non-résistance au mal », préconisée par le maître de la propriété de *Iasnaïa Poliana*, où il fit un pèlerinage, en août 1895, pour rencontrer le grand homme de la littérature russe, habité par « l'amour universel ». En écrivain-médecin-expérimentateur, Tchekhov tourne le dos à la Faculté et s'attache à la réalité, prenant à son compte, les propos du neveu de l'écrivain, Afanissi Fet (1820-1892) : « Lorsqu'il passait par la rue Mokhovaïa, (il) baissait la vitre de sa voiture et crachait en direction de l'université<sup>50</sup>. » Ce n'est pas « l'idée générale » (Nikolaï Mikhaïlovski) qu'il cherche, ni les manuels de médecine qu'il connaît bien, mais la vie dans sa brutalité et son absurdité. Tchekhov semble pourtant avoir retenu la leçon de G.A. Sakharine, son professeur de médecine à l'université de Moscou, qui exigeait une étude cas par cas des malades : « *There are no illnesses 'in general', there are specific sick people. In studying life, do not approach it with preconceived and supposedly universal ideas ; look at the actual person and you are bound to find something in his life that is not explained by these theories and renders them far from universal* <sup>51</sup> ». Il y a autant de folies que de fous et la frontière entre raison et déraison reste fluctuante. Le regard de Tchekhov – il voit parfois ce qu'il écrit et lui donne force en usant du « je » narratif<sup>52</sup> – est à la fois clinique et critique, qu'il fasse l'état des

---

48 Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op.cit. , p.p. 58. C'est moi qui souligne.

49 *Histoire de la littérature russe. Le XIXe siècle, vol.2, Le Temps du roman* (dir. E. Etkind, G. Nivat, I. Serman, V. Strada), éd. Fayard, Paris, 2005, p.882.

50 *Histoire de la littérature russe. Le XIXe siècle, vol.2. Le Temps du roman*, op. cit. , p. 455.

51 Vladimir Kataev, *If Only we could Know ! An Interpretation of Chekhov*, translated from the Russian and edited by Harvey Pitcher, Chicago, Ivan R. Dee, 2000, p.97. Cité par Janick Roy, op.cit. §2.

lieux du pavillon des fous, qu'il décrive la personnalité des aliénés et des employés de l'asile, ou qu'il rapporte les conversations d'insensés entre les protagonistes.

*L'état des lieux.* L'hôpital est situé dans « un trou perdu » où « le destin » a placé ses habitants pour y vivre et « le plus ennuyeux, c'est qu'il y faudra aussi mourir ! Ah ! là ! là <sup>53</sup> ». Gromov, le personnage-clé de fou, parlait « *toujours des habitants de la ville avec mépris*, disant que leurs manières rustres malappris et leur torpeur de bêtes lui paraissaient exécrables et répugnantes. (...) Quel que fût le sujet de la conversation, il la ramenait toujours au même thème : *l'atmosphère de la ville est irrespirable, elle sue l'ennui*, la société n'a pas de préoccupations élevées, elle mène une vie terne, absurde, dont elle ne rompt la monotonie que par la violence, la débauche grossière et l'hypocrisie »<sup>54</sup> . Comment donc « chercher l'équité dans *cette petite bourgade crasseuse, à deux cents verstes du chemin de fer* »<sup>55</sup>. Le docteur Raguine « *sait qu'avec les points de vue et les tendances actuels, une abomination comme la salle n°6 n'est possible qu'à deux cents verstes du chemin de fer, dans une petite ville où le maire et les conseillers municipaux sont de petits bourgeois à demi illettrés qui voient dans le médecin un augure en qui il faut croire sans esprit critique, quand bien même il vous verserait du plomb fondu dans la bouche ; ailleurs, il y a longtemps que l'opinion publique et la presse auraient démoli cette petite Bastille*<sup>56</sup> »

Poussons la porte de la « petite Bastille ». « *Dans la cour de l'hôpital se dresse un pavillon entouré de bardanes, d'orties et de chanvre sauvage. Le toit en est rouillé, la cheminée à demi écroulée, les marches du perron sont pourries et couvertes d'herbes, quant au crépi, il n'en*

---

52 *Salle n°6*, op. cit. p. 175. « **J'**aime son visage large (...) ; « **Je** l'aime pour lui-même ».

53 *Salle n°6*, p.201. C'est Mikhaïl Avérianytch, ancien propriétaire ruiné, devenu receveur des postes qui parle.

54 Ibid. p.178 ; C'est moi qui souligne.

55 Ibid. p. 181. C'est moi qui souligne.

56 Ibid. p.204. C'est moi qui souligne et surligne.

reste que des vestiges. Sa façade donne sur l'hôpital, par-derrière il donne sur la campagne dont le sépare une vieille clôture grise au dessus hérissé de clous. Ces clous, pointe en l'air, la clôture, le pavillon lui-même ont cet air particulier de tristesse et de malédiction que l'on ne voit chez nous qu'aux hôpitaux et aux prisons. Si vous ne craignez pas les piqûres d'ortie, prenons l'étroit sentier qui mène au pavillon et regardons ce qui s'y passe. Une fois la porte ouverte, nous entrons dans le vestibule. **Le long des murs et près du poêle sont entassés des montagnes de guenilles d'hôpital. Matelas, vieilles robes de chambre en loques, pantalons, chemises à raies bleues, chaussures éculées inutilisables, tous ces haillons entassés, chiffonnés, pourrissant et dégageant une odeur suffocante<sup>57</sup>** ». « (...) Plus loin, vous entrez dans une salle grande, spacieuse, qui occupe le pavillon, si l'on excepte le vestibule. Les murs en sont barbouillés d'un bleu sale, le plafond est noir de fumée comme dans une chaumière sans cheminée, on voit bien qu'ici, l'hiver, les poêles fument et qu'on y respire le charbon. Des grilles intérieures enlaidissent les fenêtres. Le plancher est gris et hérissé d'échardes. *Cela empeste le chou aigre, la mèche brûlée, la punaise et l'ammoniac et cette odeur infecte vous produit, dès l'abord, la même impression que si vous entriez dans une ménagerie. Les lits sont vissés au plancher.* On y voit, couchés ou assis, des hommes en robe de chambre bleue et bonnet à l'ancienne. Ce sont les fous<sup>58</sup> », avec un costume leur donnant « **un air de déteu<sup>59</sup>** ». « Non loin de la clôture de l'hôpital, à deux cents mètres au plus, se dressait une haute bâtisse blanche entourée d'un mur de pierre. **C'était la prison<sup>60</sup>** ». « **La lune, la prison, les clous de la clôture et, au loin la flamme de l'atelier d'équarrissage avaient quelque chose d'effrayant<sup>61</sup>** ». Ce n'est qu'au moment de fermer les yeux au monde, que le docteur Raguine, eut « un éblouissement » splendide, juste « un instant d'évasion » qu'on

57 Salle n°6, op.cit., p.171-172.C'est moi qui souligne et surligne.

58 Ibid. p.172-173. C'est moi qui souligne et surligne.

59 Ibid. p.249. C'est moi qui souligne et surligne.

60 Ibid. p.251. C'est moi qui souligne et surligne.

61 Ibid. p.252. C'est moi qui souligne et surligne ».

peut attacher à une « poétique de l'espace <sup>62</sup>: « Un troupeau de cerfs extraordinairement beaux et gracieux, dont parlait un livre qu'il avait lu la veille, passa devant lui<sup>63</sup> ».

S'il n'y avait que ce décor lugubre ! Tout fait mal en cet hôpital. Quand Raguine commence son travail à l'hôpital, il trouve « l'Hôtel-Dieu dans une situation épouvantable. Dans les salles, les couloirs et la cour, on avait peine à respirer tant la puanteur était forte. Les garçons d'hôpital, les infirmières et leurs enfants couchaient pêle-mêle avec les malades. Les cafards, les punaises, les souris rendaient leur vie intenable. Dans la section chirurgie on n'arrivait pas à se débarrasser de l'érysipèle. Dans tout l'hôpital il n'y avait que deux scalpels et pas un thermomètre, les salles de bain servaient à entreposer des pommes de terre. L'économe, la lingère et l'aide-médecin volaient les malades. Quant à l'ancien docteur, le prédécesseur de Raguine, on racontait qu'il vendait clandestinement l'alcool de l'hôpital et qu'il s'était fait un véritable harem d'infirmières et de malades. En ville on était parfaitement au courant et même on les exagérait, mais on ne s'en émouvait pas ; (certains) soutenaient que la ville seule, sans l'aide de l'assemblée rurale, n'avait pas les moyens d'entretenir un hôpital convenable, et merci à Dieu qu'il en existait un, même mauvais. Et la jeune assemblée rurale (la *zemstvo* : l'assemblée provinciale) n'ouvrait de dispensaire ni dans la ville ni à proximité, en alléguant que la ville avait déjà son propre hôpital <sup>64</sup>». Pour Raguine, élevé par son père dans « *les idées des années soixante* »<sup>65</sup>, le constat de l'inspection fut effarante : « *C'était un établissement scandaleux et dangereux* au plus haut point pour la santé de ses pensionnaires. *A son avis ce qu'on pouvait faire de plus intelligent était de congédier les*

---

62 Georges Nivat, *Vers la fin du mythe*, op.cit., p.115-118.

63 *Salle n°6*, p.257.

64 *Salle n°6*, p. 189-190. C'est moi qui souligne et surligne.

65 Ibid. p. 199. C'est moi qui souligne et surligne. Dans les années 1860, la croyance en le progrès était très forte.

*malades et fermer l'hôpital*<sup>66</sup> ». Depuis 1865, les zemstvos gèrent les hôpitaux provinciaux. En 1893, on dénombre neuf mille lits dans les services psychiatriques, sept fois de plus que trente ans auparavant<sup>67</sup>. Tchékhouv, bien renseigné sur le sujet, écrit : « *Les glorieuses années soixante n'ont rien fait pour les malades et les prisonniers, violant ainsi les plus importants commandements de la civilisation chrétienne*<sup>68</sup> ». Une abomination comme la *Salle n°6* n'aurait dû plus exister. Mais le fait est là. Les fous y vivent « des jours et des nuits de martyre<sup>69</sup>. » De plus, « *toute l'activité de l'hôpital a pour base le vol*, les chamailleries, les ragots, le favoritisme, un charlatanisme grossier comme il y a vingt ans et il offre, comme jadis, l'image d'un établissement scandaleux et nuisible au plus haut point à la santé de ses pensionnaires<sup>70</sup>. » Le personnel le sait et y participe, mais par habitude ou inertie, n'apporte aucune amélioration au sort de ces damnés.

*Les pensionnaires et le personnel* Les deux personnages principaux – si l'on excepte l'hôpital lui-même telle une personne morale/immorale – sont le docteur Raguine et Gromov. Les protagonistes secondaires apportent leurs touches au tableau de groupe et complètent le paysage insalubre de *la Salle n°6*.

*Les résidents de la Salle n°6 et leur vie de fous.* Ils sont au nombre de cinq « en tout ». Les uns anonymes mais reconnaissables par leurs figures et attitudes qui expriment leur folie et l'atmosphère de *la Salle n°6*. Deux sont désignés par leur nom, Ivan **Gromov**, personnage principal de la nouvelle, et Moïsseïeka, qui, seul, parmi eux a

66 Ibid. p.190.

67 Marie Morisseau, op. cit. p. 3. C'est moi qui souligne et surligne.

68 Cité par Janick Roy, op. cit. , §7. Anton Pavlovitch Tchekhov, *Polnoe sobranie sotchineni ipisem (Œuvres complètes)*, Tome 4, Moskva, Naouka, 1974, p. 32. C'est moi qui souligne et surligne.

69 *Salle n°6*, p. 182.

70 Ibid. p.203. C'est moi qui souligne et surligne ; A propos du vol général organisé, l'on pense à Primo Levi qui estimait que le « vol » dominait Auschwitz, en maître, parmi les déportés.

l'autorisation de sortir du pavillon et y revenir. « *Un seul est noble (Gromov), tous les autres sont des bourgeois. Le premier à partir de la porte, un bourgeois grand, maigre, à la moustache rousse, luisante et les yeux rougis par les larmes, est assis sur son lit, la main sous le menton, le regard fixe. Jour et nuit il demeure en proie à la tristesse, branle la tête, soupire et sourit amèrement ; il participe rarement à la conversation et ne répond généralement pas aux questions. Il mange et boit machinalement ce qu'on lui sert. A en juger par sa toux douloureuse, exténuante, sa maigreur et l'incarnat de ses joues, il souffre d'un début de tuberculose<sup>71</sup>.* » *Le voisin de droite de Gromov, « c'est un paysan noyé de graisse, presque rond, avec un visage obtus, complètement hébété. C'est un être immobile, vorace et malpropre, qui a perdu depuis longtemps la faculté de penser et de sentir. Il se dégage sans arrêt de sa personne une puanteur âcre, suffocante. Quand Nikita lui fait sa toilette, il le bat de façon effroyable, à tour de bras, sans ménager ses poings ; et, ce qui est horrible, ce n'est pas qu'on le batte – à cela on peut se faire- c'est que cet être hébété ne réponde aux coups ni par un son, ni par un geste, ni par un signe des yeux, mais se contente de balancer un peu la tête de droite et de gauche, comme une lourde futaille<sup>72</sup>.* » « *Le cinquième et dernier pensionnaire de la salle 6 est un petit bourgeois, ancien employé au tri des lettres, un petit blond maigre au visage bon, mais un peu sournois. A en juger par ses yeux intelligents, calmes, au regard clair et joyeux, c'est un malin, détenteur d'un secret très important et très agréable. Il garde sous son oreiller et sous son matelas quelque chose qu'il ne montre à personne, non de crainte qu'on ne lui enlève ou qu'on ne lui vole, mais pudeur. Parfois il va à la fenêtre et, tournant le dos à ses compagnons, s'accroche sur la poitrine quelque chose qu'il contemple en courbant la tête ; si on s'approche de lui à ce moment-là, il perd contenance et arrache l'objet de sa poitrine. Mais son secret n'est pas difficile à percer ».* Entre autres névropathies, il est atteint de la « *mania decorativa*<sup>73</sup> », propre à tout fonctionnaire russe : « *Félicitez-moi, dit-il à Gromov (qui ne comprend rien à ces choses) je suis proposé pour le Stanislas de*

---

71 Salle n°6, p.173. C'est moi qui souligne et surligne.

72 Ibid., p.185. C'est moi qui souligne et surligne.

*deuxième classe avec étoile*<sup>74</sup>. *La deuxième classe avec étoile on ne la donne qu'aux étrangers, mais on veut faire une exception en ma faveur ( ...). Je l'obtiendrai tôt ou tard. (...) Je recevrai à coup sûr « L'Etoile polaire » de Suède*<sup>75</sup>. *C'est un ordre qui vaut bien quelques démarches. Une croix blanche et un ruban noir. C'est très joli*<sup>76</sup>.

-*Moïsseïka*, est le voisin de gauche de Gromov. C'est « *un petit vieux plein de vie, très alerte, à la barbiche pointue et aux cheveux noirs, crépus comme ceux d'un nègre. Pendant la journée, il fait les cent pas d'une fenêtre à l'autre ou reste assis sur son lit, les jambes croisées à la turque, et aussi infatigable qu'un bouvreuil, sifflote, chantonne et rit tout seul. Sa gaieté enfantine et son caractère vivant se manifestent aussi la nuit quand il se lève pour prier, c'est-à-dire pour se frapper la poitrine de ses poings et gratter aux portes avec les doigts. C'est Moïsseïka, un juif, un crétin, il a perdu la tête il y a vingt ans, lors de l'incendie de sa chapellerie* ». Seul à pouvoir sortir en ville, « il bénéficie de ce privilège depuis longtemps, vraisemblablement à titre de vieux pensionnaire et de *crétin doux et inoffensif, de bouffon de la ville* que l'on a depuis longtemps l'habitude de voir dans les rues suivi d'une escorte de

---

73 Voir sur la folie des décorations, Vida Azimi, « *Le Lion et Le Soleil* (1887) d'Anton Tchekhov : Une farce administrative », mise en ligne, 29 août 2015, sur <http://www.guglielmi.fr/spip.php?article> 315.

74 Il s'agit d'un ordre fondé en 1765 par le roi Stanislas Auguste II puis intégré aux ordres russes par Alexandre Ier, à l'occasion de l'annexion de la Pologne à la Russie. Il gratifie les personnes, tant civiles que militaires, pour des services exceptionnels rendus à la prospérité nationale russe.

75 L'ordre royal de l'Etoile polaire a été créé en 1748 par le roi Frédéric Ier de Suède, pour récompenser uniquement les étrangers, ministres, ambassadeurs, magistrats, savants, hommes de lettres et artistes. Sa devise est : « *Nescit occasum* » (qui ne se couche jamais, en parlant d'une étoile). Parmi les récipiendaires français, on compte Alexandre Dumas, Benjamin Constant, Cambacérès, Louis Bourgeois, André Malraux. Voir, Marie-Nicolas Bouillet et Alexis Chassang (dir.), *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 1878. La prétention à cet ordre réservé aux grands étrangers illustres révèle la mégalomanie dont souffre un ancien commis au tri postal.

76 *Salle n°6*, p.186. C'est moi qui souligne et surligne.

gamins et de chiens. Vêtu d'une pauvre robe de chambre, un bonnet cocasse sur la tête et chaussé de pantoufles, quelquefois pieds nus et même sans pantalon, il va par les rues, s'arrête devant les portes ou les magasins et demande un kopek. Là on lui donne du kvass, ici du pain, ailleurs un kopek, si bien qu'il revient d'ordinaire le ventre plein et la bourse garnie. (...) *Moïsseïka aime rendre service*. Il apporte de l'eau à ses compagnons, les recouvre pendant leur sommeil, promet à chacun de lui rapporter un kopek de la ville et de lui confectionner un bonnet neuf ; c'est lui qui fait manger à la cuillère son voisin de gauche, le paralytique. *S'il se conduit ainsi ce n'est pas par compassion ou en vertu de considérations humanitaires, mais par esprit d'imitation et soumission involontaire vis-à-vis de son voisin de droite, Gromov<sup>77</sup>. »*

-Ivan Dimitritch Gromov. Voilà « *un homme de trente-trois ans, bien né, ancien huissier et secrétaire général de l'administration provinciale, est atteint de la manie de persécution*. (...) Il reste très rarement assis. Il est toujours sur le qui-vive, en alerte, l'esprit tendu par une attente vague, mal définie. » « *J'<sup>78</sup> aime son visage large, aux pommettes saillantes toujours blême et malheureux, où se reflète, comme dans un miroir, une âme torturée par la lutte et par une terreur incessante*. Il a des grimaces bizarres, malades, mais il y a du bon sens et de la finesse dans les rides ténues qu'une souffrance sincère et profonde a laissées sur ses traits, et dans ses yeux un éclat chaud, sain. *Je l'aime pour lui-même, c'est un homme bien élevé, serviable et d'une délicatesse exceptionnelle avec tous* ». « Outre cette tension incessante et sa manie de faire des grimaces, le trait suivant révèle aussi sa folie : parfois le soir, il croise les pans de sa robe de chambre et le voilà qui, tout frissonnant et claquant des dents, se met à parcourir la salle de bout en bout, entre les lits, comme s'il avait une violente fièvre. A sa façon de s'arrêter brusquement et de dévisager ses compagnons on devine qu'il a quelque chose de très important à leur dire, mais considérant sans

---

77 *Salle n°6*, p.173-174. C'est moi qui souligne et surligne.

78 C'est le seul personnage à propos duquel Tchekhov intervient par un « je » de sympathie.

doute qu'ils ne l'écouteront pas ou ne le comprendront pas, il secoue la tête d'un mouvement impatient et reprend sa marche. Mais l'envie de parler l'emporte bientôt sur toute autre considération, et il donne libre cours à des discours enflammés, passionnés. (...) *Quand il parle, on reconnaît à la fois chez lui un fou et un homme.* (...) Il parle de la bassesse humaine, de la violence qui opprime le droit, de la vie magnifique que l'on vivra un jour sur la terre, des grilles aux fenêtres qui lui rappellent à chaque instant la stupidité et la cruauté des oppresseurs. Cela donne un pot-pourri désordonné et incohérent ».

Douze à quinze ans auparavant, son père, « fonctionnaire, homme sérieux et aisé » connut le malheur de perdre le frère d'Ivan et d'être traduit en justice pour « faux et péculat », ce qui le fit mourir de chagrin, laissant sa famille dans la détresse. « Du vivant de son père, Ivan Gromov étudiait à Pétersbourg et « n'avait aucune idée de ce que c'était le besoin ». Sa vie changea « radicalement ». Il fut obligé de donner des leçons du matin au soir. Son nouveau régime de vie le fit s'effondrer « moralement et physiquement ». Il abandonna ses études, se trouva d'abord une place d'instituteur dans sa petite ville. Sa mère rejoignit bientôt son père dans la mort. Il devint, sur ce, huissier de justice (profession, alimentaire, si contraire à son tempérament), jusqu'au moment de son internement. « *Jamais, même quand il était jeune étudiant, il n'avait donné l'impression de la santé.* Il avait toujours été pâle, maigre, sujet aux refroidissements, mangeant mal, dormant peu (...). *Son caractère irritable et sa susceptibilité* l'empêchaient de se lier avec personne et d'avoir des amis. (...) Dans ses jugements sur les gens il mettait une couche de couleur épaisse, et uniquement du blanc ou du noir, sans admettre de nuances ; l'humanité se divisait pour lui en honnêtes gens et en coquins ; il n'y avait pas de milieu ». Malgré cela, « on l'aimait (en ville) et lorsqu'il n'était pas là on l'appelait affectueusement Vania ». En raison de sa haute instruction et sa grande culture nourrie de lectures incessantes, il passait aux yeux de tous pour « *une sorte d'encyclopédie ambulante* ». « Il faut croire que la lecture était une de ses manies puisqu'il se jetait avec la même avidité sur tout ce qui lui semblait sous la main, même sur les journaux et almanachs des années précédentes. Chez lui, il lisait toujours couché ». « Un matin d'automne », Gromov

allait chez un marchand pour présenter une sommation de paiement. Comme de coutume, tous les matins, « il était d'humeur sombre ». La scène à laquelle il assista le plongea dans une angoisse « incompréhensive » qui ne le quitta pas de la journée. « Dans une ruelle, il rencontra deux détenus, les fers aux pieds, escortés par quatre hommes en armes. Il avait bien souvent rencontré des détenus et chaque fois ils éveillaient en lui une piété gênée, mais ce jour-là cette rencontre lui fit une impression particulière, étrange. **Il eut soudain le sentiment** (-plutôt le pressentiment), *sans trop savoir pourquoi, qu'on allait lui river les fers aux pieds à lui aussi et le mener de la même manière à la prison dans la boue.* » Sa hantise lui ôta le sommeil ; il avait beau se dire qu'il n'avait commis ni faute ni crime.

« Mais est-il difficile de commettre un crime par mégarde, involontairement, n'y a-t-il pas la calomnie et, enfin l'erreur judiciaire ? On peut en croire la voix populaire, éclairée par des siècles d'expérience, elle dit : nul ne peut jurer qu'il évitera la caserne et la prison. Et l'erreur judiciaire, avec la procédure actuelle est fort possible. » De plus, « les gens qui ont avec la souffrance d'autrui des rapports de service, d'affaires, par exemple les juges, la police, les médecins, avec le temps et l'habitude s'endurcissent à un point tel que, le voudraient-ils, ils ne pourraient avoir avec leur clientèle d'autres rapports que formels » et cela suffit pour « priver un innocent de tous les droits de sa condition. » Depuis ce jour fatidique, Gromov vécut dans la « terreur » et « la torture », voyant partout « des espions et des limiers », renonçant à « la saine logique » qui aurait enseigné que « ces terreurs étaient des absurdités et névropathie ». Il vécut dorénavant « en solitaire », fuyant le monde. Il s'arrêta de lire. Dans la rue, « Gromov crut que toute la violence de la terre était rassemblée dans son dos et le poursuivait ». Son état délirant fut tel qu'on le reconduisit chez lui et sa logeuse alla chercher un médecin. Ce fut, comme par prédestination, le docteur Raguine qui arriva, lui prescrivit « des compresses froides sur les tempes et des gouttes de laurier-cerise » et s'en alla « tristement », en disant à la logeuse « *qu'il ne reviendrait pas parce qu'il ne fallait pas empêcher les gens de perdre la raison (sic)* ». Peu après, Gromov entra à l'hôpital, hébergé d'abord dans la salle des maladies

vénériennes, puis dans la Salle n°6<sup>79</sup>. D'une certaine façon, Gromov et Raguine, on le verra, étaient faits pour s'entendre ou se méseprendre. Ce qui n'est pas le cas du gardien qu'abhorre Gromov.

**Le gardien, Nikita.** Il incarne la violence physique faite aux internés qui subissent déjà la brutalité morale de l'enfermement. On le trouve le plus souvent, « sur ce tas de guenilles, la pipe éternellement au bec ». *C'est un vieux soldat en retraite, aux chevrons noircis. Il a un visage dur, ravagé par l'alcool, avec de gros sourcils qui le font ressembler à un chien berger de la steppe, et le nez rouge ; il est petit, sec et nerveux, mais sa contenance inspire le respect et ses poings sont énormes. Il appartient à cette catégorie d'esprits simples, positifs, consciencieux et bornés qui aiment l'ordre plus que tout au monde et sont pourtant persuadés qu'il faut 'leur' taper dessus. Il frappe à la figure, à la poitrine, dans le dos, où ça tombe, convaincu que sans cela il n'y aurait pas d'ordre<sup>80</sup>.* » Il exploite les malades, Moïsseïka en particulier. Tout ce que ce dernier amène de la ville, « Nikita le confisque pour son usage personnel. *Le soldat le dépouille avec brutalité, avec colère, en lui retournant les poches et en prenant Dieu à témoin qu'il ne laissera plus jamais sortir le youpin et que le désordre est pour lui la pire des choses<sup>81</sup>.* » Il est honni par Gromov, pourtant d'une urbanité exemplaire avec tous<sup>82</sup>. » Nikita donne à manger aux malades, aide le coiffeur. Pour le malheur des internés, il est le seul à être constamment en contact avec eux. Son comportement de brute est bien connu du directeur de l'hôpital : « Il sait qu'à la salle 6, derrière les grilles, *Nikita rosse les malades<sup>83</sup>.* » C'est lui que le docteur Raguine, « prie » de donner des bottes « à ce juif », aux « pieds nus » et aux

---

79 *Salle n°6*, p.176-185, pour le portrait, la vie et la folie de Gromov. C'est moi qui souligne et surligne les passages.

80 Ibid. p.172. C'est moi qui souligne et surligne.

81 Ibid. p.174. C'est moi qui souligne et surligne. Ce n'est certes pas Tchekhov, mais Nikita qui traite Moïsseïka de « youpin ».

82 Ibid. p. 174.

chevilles squelettiques et rouges »<sup>84</sup>, pour qu'il ne prenne pas froid. Nikita néglige son travail, sauf quand il s'agit de battre les fous : « Il faudrait faire le ménage ici... Nikita. Il y a une odeur épouvantable<sup>85</sup>. » Il a un sens maladif de la hiérarchie et de l'ordre. Quand « le docteur Raguine finit par se retrouver lui-même chez les fous, Nikita fait son devoir, lui porte à brassée une robe de chambre, du linge de corps et des pantoufles », lui indique « doucement » son lit et attend que Raguine porte le vêtement réglementaire, le consolant presque : « Ce n'est rien, plaise à Dieu, vous guérirez<sup>86</sup>. » Mais gare au docteur de vouloir sortir : « Impossible, c'est interdit. Vous le savez bien vous-même » et Nikita lui « claqua la porte au nez et s'arc-bouta contre elle par derrière ». « *Ne provoquez pas le désordre, ce n'est pas bien* » dit Nikita, « *d'une voix doctorale* ». A l'insistance de Raguine qui le traite « d'âne bête », il commença à le tutoyer, « *Répète-le (...) répète* », et pour finir Nikita bouscule « brutalement », son ancien chef, lui assénant « *un coup de poing à la figure à toute volée*<sup>87</sup> ». Quand on n'est plus sain (surtout d'esprit), on cesse d'être médecin.

### Les médecins

-Docteur Andreï Efimitch Raguine, le directeur de l'hôpital. Il « *est, dans son genre, un homme remarquable*. On dit que dans sa prime jeunesse, il était très pieux et se destinait à la carrière ecclésiastique : à sa sortie du collège, en 1863, il avait l'intention d'entrer au séminaire, mais son père, chirurgien, l'aurait criblé de sarcasmes (...). *Raguine lui-même a reconnu à plus d'une reprise qu'il ne s'était jamais senti une vocation pour la médecine (...)* ». Voyons son physique : « *Ses dehors sont lourds, grossiers, paysans ; sa figure, sa barbe, ses cheveux plats, sa stature robuste,*

---

83 *Salle n°6*, p. 203. C'est moi qui souligne et surligne.

84 *Ibid.* p. 207.

85 *Ibid.* p.214.

86 *Ibid.* p. 249.

87 *Ibid.* p. 254-255. C'est moi qui souligne et surligne.

*maladroite, font songer à un tenancier de cabaret au bord d'une grande route, pansu, intempérant et revêche. Son visage est rude, couvert de veinules bleues, ses yeux petits, son nez rouge. Grand et large d'épaules, il a des mains et des pieds énormes (...). Mais sa démarche est tranquille et son allure prudente, féline. (...) Au reste il ne s'habille pas comme un docteur. Il traîne dix ans le même costume et le neuf, qu'il achète d'ordinaire chez un juif, paraît lui aussi défraîchi et fripé comme le vieux ; c'est avec la même redingote qu'il donne ses consultations, prend ses repas, va en visite chez des amis ; et ce n'est pas par avarice, mais par indifférence totale pour sa tenue ». « Entré en fonctions, le docteur Raguine sembla prendre les désordres avec assez d'indifférence. Il demanda seulement aux garçons et aux infirmiers de ne pas coucher dans les salles et fit faire deux armoires, à instruments ; quant à l'économe, à la lingère, à l'aide-médecin et à l'érysipèle, ils restèrent en place ». Raguine « apprécie au suprême degré l'intelligence et l'honnêteté, (...) mais il manque de caractère et de confiance dans ses droits. Ordonner, interdire et insister, il ne sait positivement pas le faire. A croire qu'il a fait le vœu de ne jamais élever la voix et de ne jamais employer l'impératif. (...) Quand on le trompe ou qu'on le flatte ou qu'on présente à sa signature un compte sciemment frauduleux, il devient rouge comme une écrevisse, se sent coupable, mais signe quand même ». A ses débuts, il fit preuve de « beaucoup de zèle. (...) Mais à la longue, le travail finit manifestement par l'ennuyer dans sa monotonie et son évidente inutilité. (...) Rendre sérieusement service à quarante malades que l'on voit du matin à l'heure du déjeuner, ce n'est physiquement pas possible, qu'on le veuille ou non, ce n'est en fin de compte qu'une tromperie ». S'il voulait suivre les autres médecins, il adopterait des règles strictes pour l'hôpital : « Il faut avant tout de la propreté et de l'air pur et non pas de la crasse, une nourriture saine et non une fétide soupe, aux choux, et de bons auxiliaires au lieu de voleurs ». Mais à quoi bon, se demande-t-il, résigné et indolent : « Et pourquoi empêcher les gens de mourir, si la mort est la fin normale et régulière de chacun ? Qu'y a-t-il à gagner à ce qu'un boutiquier ou un fonctionnaire quelconque vivent cinq, dix ans de plus ? (...) Avant sa mort, Pouchkine a enduré d'horribles souffrances, le malheureux Heine est resté paralysé plusieurs années ; pourquoi n'y*

*aurait-t-il pas de souffrance pour un Raguine (ou toute autre personne), dont la vie est insipide et serait absolument vide et identique à celle de l'amibe, sans la souffrance ?* ». « Découragé par ces considérations », Raguine renonça à se rendre chaque jour à l'hôpital. Sa vie est routinière au plus haut degré. Il se lève à huit heures, prend son thé et reste à lire à son bureau quand il ne va pas à l'hôpital. Il sait que pour « des malades impressionnables » l'atmosphère de l'hôpital est tragique. Il n'a pas de clientèle particulière, « Dieu merci ». *Il est passionné par la lecture* et l'achat de livres entame une bonne partie de son traitement. « *A côté des livres, il y a toujours un carafon de vodka et un concombre salé ou une pomme marinée* ». Il lit, boit et grignote. Sa seule fréquentation est le directeur des postes, Avérianytch, avec qui il peut avoir des échanges intelligents.

Seul, il se pose des questions philosophiques qui ne trouvent pas de réponse<sup>88</sup>. » Ou bien, il médite sur son métier de médecin et les progrès de la médecine : « *Il sait parfaitement d'une part qu'au cours des vingt-cinq dernières années, il s'est produit dans la médecine un changement fantastique. (...) Lors de ses lectures nocturnes, la médecine l'émeut et éveille en lui de l'étonnement et même de l'enthousiasme. Effectivement, quel éclat inattendu, quelle révolution ! Grâce à l'antisepsie on fait des opérations que le grand Pirogov (-célèbre chirurgien, 1810-1881) estimait impossibles même in spe. (...) On guérit la syphilis de façon radicale. Et la théorie de l'hérédité, l'hypnotisme, les découvertes de Pasteur et de Koch, l'hygiène et les statistiques, et la médecine rurale en Russie ! La psychiatrie et sa classification actuelle des maladies, ses méthodes de diagnostic et de thérapeutique, c'est en comparaison de ce qu'il y avait autrefois, un véritable Elbourz (-sommets du Caucase, à plus de 5600 mètres). Maintenant on ne soigne plus les aliénés à coups de douches froides sur la tête et avec la camisole de force ; on les traite humainement même, d'après les journaux, on leur organise des spectacles et des bals* », bref seule échappe à cette modernité scientifique, la Salle n°6. « Mais quoi ? » « Qu'advient-il de tout cela : L'antisepsie, Koch, Pasteur ont beau exister, en réalité rien n'est changé. La morbidité et la

---

88 Salle n°6, pour le portrait de Raguine, p.188-203. C'est moi qui souligne et surligne.

mortalité sont toujours les mêmes. *On organise des bals et des spectacles pour les fous, mais on ne les remet quand même pas en liberté.* Tout cela n'est donc que balivernes, vanité et de différence entre la meilleure clinique de Vienne et (son) hôpital, au fond, il n'y en a pas ». Le chagrin et l'impuissance rendent Raguine amer : « Je fais un métier nuisible et perçois des émoluments de gens que j'abuse, je ne suis pas honnête. Mais par moi-même je ne suis rien, je ne suis qu'une parcelle d'un mal social nécessaire. (...) Si j'étais né deux cents ans plus tard, j'aurais été un autre<sup>89</sup>. » Tchekhov, lui-même écrivait en août 1883 : « J'ai la malchance d'être médecin, et il n'y a personne qui ne se sente obligé de s'entretenir de médecine avec moi. (...). Une situation sans équivalent<sup>90</sup> », qui est aussi le lot du docteur Raguine. Le malheur du directeur de l'hôpital ne fait que commencer, à partir du moment où il se plaît à découvrir la Salle n°6 et surtout à bavarder avec Gromov, moitié fou, moitié philosophe. Ce sera la cause de sa perte, de sa séquestration arbitraire chez les fous et de sa mort.

-**Khobotov**, jeune médecin de district, adjoint de Raguine. Il y a deux ans, l'assemblée de district a augmenté de trois cents roubles la dotation de l'hôpital municipal, « en attendant l'ouverture d'un hôpital de district », pour augmenter le personnel médical. C'est ainsi que le médecin de district Khobotov s'est trouvé adjoint de Raguine. « *C'est un homme très jeune encore –il n'a pas trente ans- grand, brun, avec de larges pommettes et de petits yeux ; il n'est sans doute pas d'ascendance russe. Il est arrivé sans un sou vaillant, avec une petite valise et une femme jeune et laide, qu'il dit être sa cuisinière. Elle avait un bébé. Khobotov porte une casquette à visière et des bottes à haute tige et l'hiver une pelisse courte...Il n'a pas tardé à se lier avec Serguéitch et le trésorier ; quant aux autres employés, il les appelle, on ne sait pourquoi, des aristocrates et les évite. Dans tout son appartement, il n'y a qu'un livre : 'Les Nouvelles Ordonnances de la clinique de Vienne pour 1881'.*

---

89 Ibid. p.203-205. C'est moi qui souligne et surligne.

90 Cité par Georgi P. Berdnikov, *Anton Tschekow. Eine Biographie*, Volk und Wissen, Berlin, 1985, p.32.

*Quand il va voir un malade il emporte toujours ce livre.* Le soir, il va au club et joue au billard ; les cartes, il ne les aime pas. Il emploie volontiers dans la conversation des expressions comme : quel fourbi, quelle salade, n'emperlificote donc pas les choses, etc. Il vient à l'hôpital deux fois par semaine, passe dans les salles et assure la consultation. *L'absence totale d'antiseptie et l'application de ventouses l'indignent, mais il n'introduit pas de nouvelles méthodes par crainte de froisser Raguine. Il tient son collègue pour un vieux filou, le soupçonne d'avoir de gros moyens et le jalouse en secret. Il occuperait volontiers sa place*<sup>91</sup>. » Raguine le considère comme « *un homme sans culture* », malgré la richesse intellectuelle des métropoles russes : « D'après tout ce qu'on voit, nos grandes villes ne souffrent pas de stagnation intellectuelle (...), mais je ne sais pourquoi, on nous envoie à tous les coups des gens qu'on préférerait ne pas voir. Notre ville n'a pas de chance<sup>92</sup>. » « *Tout en (Khobotov) lui était odieux : son visage bien en chair, son ton vulgaire, condescendant, le mot de 'confrère' et ses bottes à haute tige*<sup>93</sup>. » Pour Avérianytch, Khobotov est un « *malotru* », même « s'il connaît son affaire<sup>94</sup>. » Khobotov, après son constat (-«*J'ai l'impression que notre vieux a perdu la boule*<sup>95</sup>-») participera à l'expertise de la folie du docteur Raguine, et parviendra à ses fins sordides, prendre la place de Raguine à la tête de l'hôpital et attendre que Raguine quitte son appartement<sup>96</sup>.

-*Serguëï Serguëïtch*, aide-médecin, que Raguine voit dans la salle de consultation. C'est « *un petit homme replet au visage rasé, bien propre, poupin, avec des manières pleines de douceur et d'aisance, vêtu d'un ample complet neuf et qui ressemble plus à*

---

91 *Salle n°6*, p. 205-206. C'est moi qui souligne et surligne.

92 *Ibid.* p.213. . C'est moi qui souligne et surligne.

93 *Ibid.* p.241. C'est moi qui souligne et surligne.

94 *Ibid.* p.246. C'est moi qui souligne et surligne.

95 *Ibid.* p.225.

96 *Salle n°6*, p.237.

*un sénateur qu'à un aide-médecin. Il a une clientèle énorme en ville, porte cravate blanche et s'estime plus compétent que le docteur qui n'a pas de clientèle du tout. Il y a, dans un coin de la salle, une grande icône dans un tabernacle, devant lequel brûle une lourde lampe, à côté un chandelier dans une housse blanche ; aux murs pendent des portraits d'évêques, une vue du monastère de Sviatogorsk et des couronnes de bleuets secs. Serguëï Serguëïtch est pieux et aime la pompe. L'icône est un don qu'il a fait ; le dimanche, dans la salle de consultation, sur son ordre, un malade de l'hôpital lit les acathistes à haute voix, et, après la lecture, Seguëïtch en personne passe dans toutes les salles avec un encensoir et les encense. Il y a beaucoup de malade et peu de temps, aussi se borne-t-on à un bref interrogatoire et à délivrer un remède passe-partout, pommade ou huile de ricin. Le docteur Raguine assis, la joue sur le poing, songeur, pose machinalement les questions, Serguëïtch, assis également, se frotte les mains et place un mot de temps à autre : 'Nous souffrons et endurons le besoin, dit-il, parce que nous invoquons mal la miséricorde divine ! Oui' ». « Le voisinage du superbe Serguëïtch, les portraits, et les questions qu'il répète invariablement depuis vingt ans ne tardent à lasser<sup>97</sup> » le docteur Raguine, excédé par cette piété ostentatoire mêlée de mondanité. Il est facile de comprendre, dès lors, les fréquentations presque inexistantes de Raguine.*

#### Les autres protagonistes

- *Mikhaïl Avérianytch*, directeur des postes, l'unique ami de Raguine. Habituellement, il rend visite à Raguine vers le soir. « *C'est le seul homme de la ville dont la société ne pèse pas au docteur Raguine.* Avérianytch était jadis un très riche propriétaire foncier, officier de cavalerie, mais il s'est ruiné et a dû, sur ses vieux jours, entrer dans l'administration des postes. *Il a l'air sémillant et plein de santé, d'abondants favoris gris, des manières courtoises et une voix sonore au timbre*

---

97 Ibid. p.194-195. C'est moi qui souligne et surligne. A l'époque, beaucoup de médecins portaient une cravate blanche, ce qui laisse à croire que Serguëïtch usurpe le titre de médecin, en la portant. Au monastère de Sviagorsk est enterré Pouchkine. Quant aux « acathistes », ce sont les hymnes chantés à une fête en l'honneur de la Vierge.

*agréable. Il est bon et sensible mais emporté. (...) Si bien que le bureau de poste a depuis longtemps la réputation bien établie d'un établissement terrifiant.* » Il « respecte et aime le docteur Raguine pour sa culture et sa noblesse d'âme, mais avec les autres habitants de la ville il le prend de haut, comme avec des subordonnés<sup>98</sup>. » Raguine et lui sont toujours heureux de se retrouver, de converser entre gens intelligents, de fumer et de boire ensemble. Avérianytch répète systématiquement « *Absolument d'accord. Je suis de votre avis* », chaque fois que le docteur déplore le manque des « plus hautes manifestations de l'esprit humain », dans leur ville. Et Avérianytch de soupirer : « Ah! (...) Demander de l'esprit à la génération d'aujourd'hui! » et d'évoquer « Et quels libéraux enragés on était!<sup>99</sup> » Dès que le bruit de la bizarrerie de Raguine commença à se répandre, son ami eut des inquiétudes. Un soir, il vint voir Raguine, lui prit les mains et lui dit d'une voix émue » : « *Ecoutez-moi, mon cher. Le code de déontologie oblige les docteurs à vous cacher la vérité, sans mâcher les mots, comme à l'armée : vous êtes malade ! Excusez-moi, mon cher, mais c'est la vérité, il y a longtemps que votre entourage l'a remarqué. Aujourd'hui le docteur Khobotov me disait que dans l'intérêt de votre santé, il était indispensable que vous preniez du repos, que vous vous changiez les idées. Absolument exact. Parfaitement ! Ces jours-ci je prends un congé et je vais changer d'air. Prouvez-moi que vous êtes mon ami, partons ensemble ! Partons, secouons nos vieux os<sup>100</sup>.* » Raguine proteste de sa « parfaite santé ». A la réflexion, il lui semble toutefois devoir accepter la proposition : « *Partir n'importe où, sans but, sans livres, sans Daria, sans bière, briser net avec une ordonnance de vie vieille de vingt ans, cette idée lui parut, au premier abord, folle, fantastique. Mais (...) la pensée de quitter pour quelque temps une ville où des gens stupides le prenaient pour un fou, lui sourit* ». C'est ainsi que commença leur voyage amical pour Moscou,

---

98 Salle n°6, p.197.

99 Ibid. p.198-199.

100 Ibid. p.230-231. C'est moi qui souligne et surligne.

Pétersbourg et Varsovie<sup>101</sup>. Une semaine après cet entretien, on lui suggéra de « prendre du repos, c'est-à-dire prendre sa retraite<sup>102</sup> ». Dans la malle-poste, Avérianytch racontait aux voyageurs ses anciens périples au Caucase, en Pologne, faisant pratiquement taire son public improvisé. « Cet interminable caquetage, émaillé de gros éclats de rire et de gestes expressifs, lassa Raguine », au point de se demander : « *Lequel de nous deux est le fou ? (...) Est-ce moi, qui fais tout ce que je peux pour ne pas déranger les autres voyageurs, ou cet égoïste qui se croit plus intelligent et plus intéressant que tout le monde et s'en autorise pour ne laisser personne tranquille ?*<sup>103</sup> » Raguine ressentit même que « c'était un homme qui, de tout ce qu'il avait eu jadis de seigneurial, avait dilapidé le bon et conservé le mauvais<sup>104</sup>. » A Moscou, sur les instances d'Avérianytch ils firent d'abord leurs dévotions auprès de la vierge d'Iviron<sup>105</sup> : « *Même si l'on ne croit pas, on éprouve une sorte de paix quand on a prié*<sup>106</sup>. *Baisez donc l'icône, mon cher* » dit Avérianytch. Et Raguine, « gêné » le fit. Puis ils visitèrent le Kremlin et autres hauts lieux de Moscou<sup>107</sup>. Le docteur suivait, sans mot dire, mais avec « agacement » ; au bout de deux jours, il

---

101 Ibid. p.231. C'est moi qui souligne et surligne.

102 Ibid. p.231.

103 *Salle n°6*, p.232-233. C'est moi qui souligne et surligne.

104 Ibid. p.233.

105 *ibid.* note p.298 : « Icône miraculeuse du mont Athos, dont une copie était placée sur une porte qui fermait l'une des extrémités de la place Rouge ».

106 Dans son enfance à Taganrog, Tchékhov a été enfant de chœur. Dans son œuvre, il ne se prononce pas sur la religion. Il écrit ainsi à Souvorine, le 30 mai 1888 : « Il me semble que ce ne sont pas les écrivains qui doivent résoudre des questions telles que le pessimisme, Dieu, etc. L'affaire de l'écrivain est seulement de représenter les gens qui parlent de Dieu et du pessimisme ou qui y pensent (...). Mon affaire est seulement d'avoir du talent, c'est-à-dire de savoir distinguer les indices importants de ceux qui sont insignifiants, de savoir mettre en lumière des personnages, parler leur langue », in : Tchékhov, *Œuvres*, La Pléiade, op. cit. , tome I, p.XXXII.

prétendit être malade et resta enfermé, se disant : « le vrai bonheur (est) impossible sans solitude<sup>108</sup>. » Ce fut pareil à Pétersbourg puis à Varsovie où Raguine dut prêter cinq cents roubles à son encombrant ami, pour qu'il payât une dette de jeu. A leur retour, « de nouveaux potins couraient sur l'hôpital<sup>109</sup>. » Avérianytch se fit un devoir de visiter Raguine et le distraire, mais son amitié devint « accablante<sup>110</sup>», surtout parce qu'il voulait absolument le guérir, ce qui mettait Raguine hors de lui. Amicalement tenace, Avérianytch revint, insistant pour qu'il entre à l'hôpital. Il lui rendit encore visite à l'hôpital et accompagna Raguine à sa dernière demeure.

-*Daria*, la logeuse de Raguine. Elle est la principale femme de la nouvelle dont on sait peu de choses. Les deux autres sont des figurantes, passant à peine comme l'ombre : la propriétaire de « la maison à trois fenêtres », « une femme de petite condition du nom de Bélova<sup>111</sup> », et la « petite Macha, la fille de l'économe, que (Raguine) aimait à rencontrer dans le jardin de l'hôpital » et qui, dès la rumeur de la folie du docteur, « le fuyait maintenant sans raison quand il s'approchait d'elle en souriant pour lui faire une caresse sur la tête<sup>112</sup>. » La bâtisse où vit Raguine a trois pièces. « Daria et ses trois enfants vivaient dans la troisième et la cuisine. L'amant de la logeuse, un paysan ivrogne qui faisait du tapage la nuit et terrorisait les enfants de Daria, venait y passer la nuit de temps à autre. Dès qu'il arrivait, il s'attablait à la cuisine et réclamait de la vodka ; alors, la maison devenait bien exigüe ; pris de pitié, le docteur emmenait chez lui les enfants en larmes, leur installait une couche par

---

107 *Salle n°6*, p.233-234. C'est moi qui souligne et surligne.

108 *Ibid.* p.234-235.

109 *Ibid.* p.238.

110 *Ibid.* p.242.

111 *Ibid.* p.238.

112 *Salle n°6*, p.226.

terre et cela lui procurait une grande satisfaction<sup>113</sup>. » Parfois, Raguine aidait Daria à la cuisine. D'habitude, Daria lui servait de la bière et des concombres salés. Mais Daria est semblable à la plupart des gens que connaît Raguine : « Daria vendait en cachette de vieux vêtements et des livres et racontait à la logeuse que le docteur allait toucher bientôt une grosse somme », pour payer son loyer en souffrance<sup>114</sup>. » Elle « vint également et resta une heure entière à son chevet avec une expression de chagrin hébété<sup>115</sup>. » Daria fut la seule, avec Avérianytch, à suivre « le convoi » funèbre de Raguine<sup>116</sup>.

**Quant à la vie des internés**, leur quotidien est terne. Leurs jours se passent immuables. « *Nulle part sans doute la vie n'est aussi monotone que dans ce pavillon.* Le matin, les malades, à l'exception du paralytique et du paysan obèse, font leur toilette dans un grand baquet, au milieu du vestibule, puis ils boivent dans des gobelets d'étain le thé que Nikita va chercher dans le bâtiment principal. Ils ont droit à un gobelet chacun. A midi ils mangent une soupe aux choux aigres et du gruau. Le soir, les restes du gruau de midi. Entre-temps ils demeurent au lit, dorment, regardent par la fenêtre et font les cent pas dans la pièce. Et c'est comme ça chaque jour. Même l'ancien trieur parle toujours des mêmes décorations. *On voit rarement des figures nouvelles à la salle 6. Il y a longtemps que le docteur n'accepte plus de nouveaux fous et des gens désireux de visiter une maison de fous, il n'y en a pas beaucoup sur terre.* Une fois tous les deux mois on voit arriver le coiffeur Sémione Lazaritch. La façon dont il tond les fous et celle dont Nikita l'aide dans sa besogne, le désarroi où l'apparition du coiffeur ivre, le sourire aux lèvres, précipite chaque fois les malades, cela nous n'en parlerons pas. *Hormis le coiffeur, personne ne jette un regard dans le pavillon. Les malades sont condamnés à ne voir, jour après jours, que*

---

113 Ibid. p.239.

114 Ibid. p. 241.

115 Ibid. p.257.

116 Ibid. p.258

*Nikita*<sup>117</sup>. » Exception faite du « prophète remarquable <sup>118</sup>» de la Salle n°6, Gromov, qui attire irrésistiblement docteur Raguine, qui cherchant sa compagnie et sa conversation, deviendra lui-même pensionnaire de la Salle n°6.

*Dialogues « d'insensés »* qui font pourtant sens. La « musique de la plume » de Tchékhov est celle de « l'âme », « l'inouï du texte », recomposition des chants en slavon de son enfance. C'est aussi le silence. Serge Rachmaninov estimait le *finale* d'Oncle Vania, « Nous nous reposerons » « comme une œuvre musicale en soi »<sup>119</sup>. Le docteur Raguine, dans la *Salle n°6*, en est conscient : « Nous avons des livres, c'est vrai, mais c'est tout autre chose que la conversation et le commerce des êtres vivants. Si vous me permettez une comparaison pas très bien choisie, *les livres sont la partition, et la conversation, le chant*<sup>120</sup> ». L'on comprend mieux son inclination pour le bavardage avec Gromov<sup>121</sup> qui repousse son abord. Il faut prêter oreille à ces voix qui s'élèvent, *crescendo*, du cas particulier de Gromov, à des conceptions hautes et plus générales sur le sens de la folie et de l'internement. C'est aussi un revirement total de Tchékhov, tenté un moment par « la doctrine de non résistance au mal prônée par Tolstoï. Cela lui convenait car il était lui-même, un grand lecteur de Marc-Aurèle – le livre le plus annoté de sa bibliothèque- attiré par l'idéal stoïcien d'ataraxie <sup>122</sup>». Mais ce n'était qu'une face de son caractère, le sang de descendant de

---

117 *Salle n°6*, p.186-187. C'est moi qui souligne et surligne.

118 Ibid. p.229. C'est moi qui souligne et surligne qui

119 Catherine Genton, « La musique de Tchékhov, une médecine de l'âme », *Etudes*, 2004/9 (tome 401), (p.227-236), p.1, 3, 5. URL : [www.cairn.info/revue-etudes-2004-9-page-227.htm](http://www.cairn.info/revue-etudes-2004-9-page-227.htm)

120 *Salle n°6*, op. cit. , p.198. Docteur Raguine à son ami Avérianytch, le receveur des postes. C'est moi qui souligne et surligne

121 Ibid. pour l'ensemble des entretiens, voir p.208-225. C'est moi qui souligne et surligne les passages.

122 Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op.cit. p.70-71.

« serf » bouillait dans ses veines et la souffrance le fit se révolter contre ce qu'un comte Tolstoï ne pouvait sentir ni saisir.

-Gromov : « *Voilà le docteur ! hurla-t-il en éclatant de rire. Enfin ! Messieurs, félicitations, le docteur nous fait l'honneur de sa visite ! Maudite canaille ! hurla-t-il, et en proie à un accès comme il ne s'en était encore jamais vu en ces lieux, il frappa du pied. Il faut tuer cette canaille ! Non, c'est pas assez de le tuer ! Il faut le noyer dans les cabinets ! (...) Charlatan ! Bourreau !* ». Au médecin qui essaya de le calmer, Gromov demande :

« *Pourquoi me gardez-vous ici ?* »

-Raguine : « *Parce que vous êtes malade.* »

-Gromov : « *Oui, je suis malade. Mais des dizaines, des centaines de fous se promènent en liberté, parce que votre ignorance est incapable de les distinguer des gens sains. Pourquoi ces malheureux que voilà et moi devons être enfermés ici pour tous les autres, comme des boucs émissaires ? Vous, votre aide, l'économe et toute votre racaille, vous êtes, au point de vue moral, incommensurablement plus vils qu'aucun de nous, pourquoi sommes-nous enfermés, et pas vous ? Où est la logique ?* »

-Raguine : « *Le point de vue moral et la logique n'ont rien à voir ici. (...) Dans le fait que je suis un médecin et vous un aliéné, il n'y a ni morale ni logique, mais un simple hasard.* »

-Gromov : « *Je ne comprends rien à vos balivernes. (...) Laissez-moi m'en aller.* »

-Raguine : « *Je ne peux pas.* »

-Gromov : « *Mais pourquoi donc, pourquoi ?* »

-Raguine : « *Parce que ce n'est pas en mon pouvoir. Réfléchissez : à quoi vous servirait que je vous laisse partir ? Allez-vous-en. Les habitants ou la police vous arrêteront et vous ramèneront.* »

-Gromov : « *(...) C'est horrible. Mais que puis-je faire ?* »

- Raguine : « *(...) Vous demandez ce que vous pouvez faire ? Le mieux, dans votre situation, est de vous enfuir. Mais malheureusement, c'est inutile. (...) Il ne vous reste qu'une chose : vous consoler à la pensée que votre séjour ici est inévitable.* »

-Gromov : « *Il n'est nécessaire à personne.* »

-Raguine : « *Du moment qu'il existe des prisons et des asiles d'aliénés, il faut qu'il y ait quelqu'un dedans. Si ce n'est pas vous, c'est moi, si ce n'est pas moi, c'en est un troisième. (..) Dans un lointain avenir, prisons et asiles auront achevé leur existence (...).* »

-Gromov, d'un geste « théâtral » qui plut cependant à Raguine : « (...) *De derrière ces grilles, je vous bénis ! Vive la vérité ! Je me réjouis*<sup>123</sup>. »

-Raguine : « *Je ne vois pas de raison particulière de se réjouir (...). Prisons et asiles n'existeront plus, et la vérité triomphera comme vous avez bien voulu le dire, mais la réalité ne changera pas, les lois de la nature demeureront identiques. Les gens tomberont malades, vieilliront et mourront comme aujourd'hui. (...) Au bout du compte, on vous clouera dans un cercueil et on vous jettera dans le trou.* »

-Gromov : « *Et l'immortalité ?* »

-Raguine : « *Oh, je vous en prie !* »

Gromov : « *Vous n'y croyez pas, mais moi, j'y crois. Il y a, chez Dostoïevski ou chez Voltaire un personnage qui dit que si Dieu n'existait pas, les hommes l'auraient inventé. Et je crois profondément que si l'immortalité n'existe pas, tôt ou tard le grand esprit humain l'inventera.* »

-Raguine, « avec un sourire de satisfaction » : « *Bien dit. (...) Avec une foi comme la vôtre, on peut voir la vie en rose même si l'on est emmuré. Vous avez fait des études ?* »

-Gromov : « *Oui, j'ai été à la Faculté, mais je ne suis pas allé jusqu'au bout.* »

-Raguine : « *Vous êtes un homme qui réfléchit et qui pense. (...) Diogène vivait dans un tonneau, il était pourtant plus heureux que tous les rois de la terre.* »

Gromov, « d'un ton maussade » : « *Votre Diogène était un nigaud. (...) Diogène, la compréhension, qu'est-ce que vous me racontez ? (...) J'aime la vie, je l'aime passionnément ! J'ai la manie de la persécution, une incessante terreur me torture, mais il y a des instants où la soif de vivre s'empare de moi (...).* »

Raguine et Gromov ne virent pas le temps passer et Raguine lui raconta ce qu'on pensait de la Russie, à l'étranger, et « les tendances de la pensée contemporaine. » Sur ce, Gromov, pourtant attentif, coupa court aux questions et réponses et se coucha, tournant le dos à Raguine. Celui-ci lui demanda la raison de cet acte : « Je ne vous dirai pas un mot de plus, répondit grossièrement Gromov. Laissez-moi ! (...) Je vous dis de me laisser ! Qu'est-ce que vous me voulez ? » Malgré la rudesse de cette volte-face, le docteur pensa : « *Quel agréable jeune homme ! (...) Depuis que je suis ici, c'est je crois bien, la première personne que je rencontre avec qui on puisse parler. Il sait raisonner et s'intéresse précisément à ce qu'il faut* ». Le sincère plaisir d'avoir « fait connaissance d'un homme éclairé » le décida à le renouveler sa visite.

---

123 Cette bénédiction rappelle une des dernières scènes d'*Amadeus* (1984) de Milos Forman, où le compositeur Salieri, fou et jaloux de la divine musique de Mozart, enfermé dans un asile, bénit lui aussi d'une voix railleuse, tous les fous.

Dès le lendemain, Raguine retourna à la Salle n°6 et trouva Gromov, « couché dans la même attitude que la veille » ; « on ne voyait pas son visage ». Il voulut reprendre la conversation là où ils l'avaient laissée.

-Raguine : « *Bonjour, mon ami. (...) Vous ne dormez pas ?* »

-Gromov, « dans son oreiller » : « *Primo, Je ne suis pas votre ami, (...) et secundo, vous vous mettez en frais pour rien.* »

-Raguine, « bredouillant et troublé » : « *C'est drôle...Hier nous avons bavardé si paisiblement, et puis, vous vous êtes vexé tout d'un coup et vous vous êtes arrêté net...J'ai dû avoir une parole malheureuse ou peut-être ai-je exprimé une pensée contraire à vos convictions...* »

-Gromov, « regardant le docteur d'un air moqueur et inquiet » : « *Oui, je vais vous croire ! (...) Vous pouvez aller espionner et enquêter ailleurs, ici vous n'avez rien à faire. J'ai bien compris hier pourquoi vous étiez venu.*»

-Raguine, « en souriant » : « *Quelle drôle d'idée ! (...) Alors vous vous figurez que je suis un espion ?* »

-Gromov : « *Oui, je me le figure... Espion ou docteur chez qui l'on m'a installé pour me mettre à l'épreuve, pour moi c'est tout un.*»

-Raguine : « *Quel... original vous faites, passez-moi l'expression.* » (...) *Admettons que vous ayez raison (...) On vous arrête et on vous met en prison (...) en relégation ou même au bagne, sera-ce pire que d'être enfermé dans ce pavillon ? Ce n'est pas pire, je suppose...Qu'avez-vous à craindre alors ?* »

Ces paroles tranquillisèrent un peu Gromov qui émit le souhait de profiter du printemps pour « aller se promener à la campagne » ; « *ça fait longtemps que je n'ai pas vécu dans des conditions humaines. Ici, c'est répugnant ! Intolérablement répugnant !* »

-Raguine : « *Entre un cabinet chaud, confortable, et cette salle, il n'y a pas de différence. (...) La tranquillité et le contentement de l'homme ne se trouvent pas hors de lui, mais en lui. (...) Avec qui je parlais de Diogène ? C'est bien vous ?* » (...). *Marc-Aurèle disait : « la douleur est une représentation vive de la douleur : je fais un effort de volonté pour modifier cette représentation, repousse-la, cesse de te plaindre, et la douleur disparaîtra. » « (...) Le sage (...) se distingue justement par le mépris de la souffrance ; il est toujours content et ne s'étonne de rien. »*

-Gromov : « *Je suis donc un idiot, puisque je souffre, que je ne suis pas content et que je m'étonne de la lâcheté humaine. (...) Le monde extérieur, le monde intérieur... Excusez-moi, je ne saisis pas. Je sais seulement (...) que Dieu m'a fait fait de sang chaud et de nerfs. Parfaitement ! Et un tissu organique, s'il est apte à la vie, doit réagir à toute excitation. Et je réagis ! (...) C'est docteur et ça ignore des choses aussi*

*simples ! (...) Excusez-moi, je ne suis ni un sage ni un philosophe (...) et je ne comprends rien à tout cela. Je ne suis pas en état de raisonner. »*

-Raguine : *« Au contraire, vous raisonnez très bien. »*

Gromov : *« Les stoïciens que vous parodiez, étaient des gens remarquables, mais leur doctrine s'est figée il y a deux mille ans (...) parce qu'elle tourne le dos à la pratique et à la vie. (...) Je le répète, la doctrine stoïcienne ne peut avoir d'avenir, et ce qui a fait des progrès, comme vous le savez, depuis le début de notre ère jusqu'à nos jours, c'est la lutte, la sensibilité à la douleur, l'aptitude à réagir à l'excitation... ». (...) Et si nous prenions le Christ ? Le Christ a réagi à la réalité puisqu'il a pleuré, souri, eu du chagrin, éprouvé la colère, et même de la peine ; (...) il n'a pas méprisé la mort, mais a prié au jardin de Gethsémani que lui fût épargné ce calice ». (...) Vous êtes, par nature, indolent et c'est la raison pour laquelle vous vous êtes efforcé d'organiser votre vie de manière que rien ne vous dérangeât ou ne fit changer de place. (...) Vous n'avez de la réalité qu'une connaissance théorique. (...) Vanité des vanités (...), c'est la philosophie qui convient le mieux à un fainéant de Russie. (...) Philosophie commode : on n'a rien à faire, on a la conscience nette, on se sent un sage... Non, Monsieur, ce n'est pas philosophie, méditation, la largeur de vues, c'est de la paresse, du fakirisme, de la torpeur. »*

-Raguine, « en riant de plaisir et en se frottant les mains » : *« Ce qui me surprend agréablement chez vous, c'est votre penchant pour les généralisations. Quant au portrait que vous venez de faire de moi, il est tout simplement éblouissant. Je dois vous avouer que je prends un immense plaisir à bavarder avec vous ».*

Ils poursuivirent encore ; cela devint une habitude journalière pour tous les deux, et Gromov la vécut désormais avec « une ironie indulgente ». C'est ainsi que la conduite « bizarre » du docteur, « les délices » qu'il se faisait de « la société » de Gromov, commencèrent à faire jaser tout l'hôpital<sup>124</sup>. Il se faisait « une sorte de mystère » autour de Raguine. Son collègue Khobotov lui rendit des visites lui conseillant de ne pas boire et de prendre du bromure. Son ami Avérianytch ne l'approuvait plus par son éternelle formule : « Absolument d'accord ». On lui fit remarquer que l'hôpital nécessitait des réparations et de nouvelles méthodes. On alla jusqu'à lui reprocher : *« Vous nous avez complètement oubliés, docteur. Du reste, vous êtes un moine : vous ne jouez pas aux cartes, vous n'aimez pas les femmes. Vous vous ennuyez avec des gens comme nous »*. Khobotov et un docteur blond lui firent passer un examen pour connaître le degré de son inconscience. On lui fit

---

124 Salle n°6, p. 228-230. C'est moi qui souligne et surligne.

comprendre que « c'est l'heure de la retraite » et ce qu'il venait de subir était fait par « *une commission chargée d'enquêter sur ses facultés mentales* ». « Pour la première fois de sa vie, (il) eut amèrement pitié de la médecine : *Mon Dieu, (...) ils sortent à peine du cours de psychiatrie, de passer leurs examens, d'où vient qu'ils soient si totalement ignares ? Ils n'ont pas la moindre idée de la psychiatrie !* » Et « *pour la première fois de sa vie, il se sentit offensé et furieux* ». Le voyage avec Avérianytch n'arrangea rien, bien au contraire. Il eut beau protester : « *Ma maladie réside uniquement en ceci, qu'en vingt ans je n'ai trouvé dans toute la ville qu'un homme intelligent et que cet homme est un fou. Il n'y a pas de maladie, il y a tout simplement que je suis tombé dans un cercle magique qui n'a pas d'issue. Tout m'est égal, je suis prêt à tout*<sup>125</sup> ». Il fut interné sur ce « *malentendu* », accompagné de « l'air mauvais et moqueur de Gromov : « *Ah ah ! Vous aussi on vous a enfermé ici, mon cher ! (...) J'en suis ravi. Vous buviez le sang d'autrui, maintenant, c'est le vôtre qu'on boira. Parfait !* » « *La voilà, la réalité* » pensa Raguine, avant de mourir<sup>126</sup>. »

L'œuvre de Tchekhov, son « œuvre au noir », connaît d'autres échappées vers la folie<sup>127</sup>, qu'il s'agisse des névroses obsessionnelles, des crises d'hystérie, du syndrome de Gilles de la Tourette, des « phénomènes hallucinatoires » comme dans *Le Moine noir* (1894), de l'ambiguïté de la folie, « une maladie des hommes exceptionnels<sup>128</sup> » dont la guérison est plus funeste que profitable : « *Quelle chance ont eu Bouddha, Mahomet et Shakespeare de ne pas être entourés de bons parents et de docteurs pour soigner leur extase et leur inspiration ! dit Koverine-* autrefois atteint de la manie des grandeurs- le personnage du *Moine noir*. *Si Mahomet avait pris du*

---

125 Ibid. p. 246. C'est moi qui souligne et surligne.

126 Ibid.p.p.250-251. C'est moi qui souligne et surligne.

127 Voir Angela Brintlinger, « 'Let them go crazy' : madness in the works of Chekhov », in : *Madness and the mad in Russian culture*, edited by Angela Brintlinger and Ily Vinitzky, Toronto, University of Toronto Press, 2007 ; également, Angela Brintlinger, *Chekhov for the 21st century*, Bloomington, Indiana : Slavica Publishers, 2012.

128 Marie Morisseau, op.cit. p.3.

*bromure pour soigner ses nerfs, s'il n'avait travaillé que deux heures par jour et bu du lait, cet homme remarquable n'aurait laissé plus de traces que son chien. Les docteurs et les bons parents finiront par abrutir l'humanité, la médiocrité passera pour du génie et la civilisation périra*<sup>129</sup> » ; de la pathologie de Bélikov, le professeur de lycée de *L'Homme à l'étui* (1898) qui « n'aime rien tant que les interdictions », « ne sort jamais sans ses lunettes noires, son parapluie, ses caoutchoucs et son manteau, a un étui pour sa montre, ses lunettes, son parapluie, ne circule que dans des fiacres couverts », s'entoure de verrous et de volets et répète à l'envi, « Ah ! Pourvu qu'il n'arrive rien » et *finit dans un cercueil, où « il avait l'expression douce, agréable, gaie même, comme s'il était heureux d'avoir enfin été mis dans un étui dont il ne sortirait jamais*<sup>130</sup> ». Tchekhov finit de s'interroger et nous interroger : « Pourquoi Hamlet s'inquiétait-il des visions après la mort ? La vie n'est-elle pas hantée par des visions bien plus effrayantes<sup>131</sup> ? »

Que faire alors ? « A une patiente qui lui demandait : « Pouvez-vous m'indiquer le chemin le plus court pour atteindre le but de ma vie ? » Jung répondit d'instinct » : « Le détour <sup>132</sup> »...

---

129 Cité par Janick Roy, op.cit. §29. C'est moi qui souligne.

130 Marie Morisseau, op. cit. p.4-6. C'est moi qui souligne et surligne. Le lecteur pense immanquablement à la description faite par la princesse Bibesco de Marcel Proust, au bal : « **Le corps pris dans une pelisse trop large, il avait l'air d'être venu avec son cercueil** », in : *Princesse Bibesco, Au Bal avec Marcel Proust*, éd. L'Imaginaire/Gallimard, Paris, 1926, rééd.1936, p.80.

131 Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe*, op.cit. p.83.

132 Cité par Simon Leys, *Quand vous viendrez me voir aux Antipodes*, op. cit. p. 67-68.